Fondée sur la recension des cinq manuscrits et la lecture des principales éditions, elle constitue un indéniable progrès; l'apparat critique, positif, se signale par sa clarté et sa précision, relevant scrupuleusement certains détails paléographiques. Le commentaire suit pas à pas le poème, dont il traite des problèmes textuels, sans négliger les remarques grammaticales, littéraires, stylistiques, ni non plus les parallèles littéraires, ce qui permet au lecteur de saisir ce que l'auteur du *De Sodoma* doit à la tradition : Lucrèce, Virgile, Lucain, Silius Italicus, Stace, etc., sans omettre bien sûr Prudence.

Cette édition, en rendant facilement accessible ce texte bref et en le situant dans la tradition littéraire, a le mérite de permettre la redécouverte d'une œuvre non dénuée de qualité, et de contribuer à la connaissance de la poésie latine chrétienne.

Frédéric CHAPOT.

Histoire littéraire.

A. MOREAU, *Le mythe de Jason et Médée, le va-nu-pied et la sorcière,* Paris, Les Belles Lettres, 1994, 341 pages, 195 F.

Le lecteur intelligent saura dépasser quelques gros effets de surprises inutiles, comme le sous-titre de l'ouvrage, pour découvrir le bon vieux classicisme d'une ordonnance interne, parfaite, sereine et savante. Mais, sans doute, faut-il faire jeune ? — Quoi qu'il en soit la séduction juvénile épouse ici les vieilles recettes, qui ont fait leur preuve, pour nous proposer sur l'étude de ce mythe vénérable une synthèse aussi remarquable qu'attendue. Après les grands et modestes essais en la matière de L. SÉCHAN et de L. MALLINGER, voici une analyse qui apparaît déjà comme la nouvelle base solide sur laquelle désormais les recherches sur le mythe devront prendre appui et forme. Le propos d'ensemble s'efforce de démontrer qu'un mythe, loin d'être figé se nourrit d'une matière éternellement renouvelée. Bonne idée. Aussi la démarche étudie successivement le déroulement, les origines du mythe, sa mise en mouvement et ses traitements rationalistes, folkloristes, voire structuralistes et même psychanalytiques. Le tout brasse, comme on l'imagine, un énorme flot de connaissances et de théories. « Tout coule », maître mot des anciens penseurs grecs, ressemble à un conseil touristique d'armateur grec moderne. Au plus fort de chaque tempête, une seule bouée de sauvetage : encore et toujours la *Médée* du Pseudo/Vero/Euripide. C'est elle que l'auteur nous balance en rondelles salvatrices, au plus dur de la panique qu'il déchaîne. Elle flotte mais elle fatigue, à la longue, et le lecteur en vient à souhaiter parfois qu'on l'aide mieux à suivre le fil d'Ariane d'abord tendu et puis ensuite tordu. On le renvoie à la *Médée* d'Euripide, une fois balayée d'un coup de coude magistral l'attribution stupide à Néophron. Geste exaspéré et indigné. Voire : demeure le problème de l'intrusion quelque peu téléphonée d'Égée, roi d'Athènes, dans une séquence corinthienne du mythe. Regeste d'exaspération et d'indignation. La nécessité de la consultation gérontologique d'Égée auprès de Médée trouve ici (p. 167 et sq.) sa consécration radicale et massue. Pas la peine d'examiner les doutes des Anciens sur ce point scabreux. Pas la peine de considérer le rejet des Romains, dans leur tragédie, de cet épisode surprenant. Le latiniste, distingué et qui sommeille au sein de nos meilleures formules, s'en étonnera, d'autant mieux que l'auteur, expert-es-sensibilités, traite habituellement du « domaine latin », expression majeure, qu'il utilise (p. 174) avec une rare compétence, étendant ses analyses d'Ennius à Dracontius. Au passage, on notera le rappel des rapprochements possibles entre Médée et Ajax qui pourrait nous aider

à comprendre, dans le temple de Vénus, la disposition césarienne des deux tableaux de Timomaque. On aurait encore aimé, à propos de l'association Cérès-Démèter (p. 98, n. 41), que soit ici évoqué le problème du fragment qui est au centre du débat sur l'attribution à Ennius d'une ou deux *Médée*? Mais là n'est pas le pur propos de notre auteur qui préfère commenter la pensée moderne d'esprits confits d'avance et qui se sont répandus en commentaires connus sur le mythe de Médée. On appréciera d'autant mieux la spontanéité de l'auteur quand il nous confie (p. 271), sur la fin folkloriste et structuraliste et psychanalytique de tout cela et du reste, que « l'enthousiasme des années 60 est quelque peu retombé ». Merci! Restent les textes. L'auteur nous les présente et propose de telle manière intelligente que le lecteur saura toujours prendre parmi eux son pied nu de liberté ensorcelée.

A. ARCELLASCHI.

Mythos in mythenloser Gesellschaft, Actes du colloque tenu à Augst du 28 au 30 août 1991, édités par Fritz GRAF (*Colloquium Rauricum*, t. III) : Stuttgart-Leipzig, B. G. Teubner, 1993, 335 pages.

Les *Colloquia Raurica* sont des rencontres organisées par la Fondation René Clavel dans la très belle maison du Castelen sise à l'intérieur du domaine archéologique d'Augst, près de Bâle. Celle de 1991 a porté sur le thème du « mythe dans une société sans mythe » et a principalement envisagé le cas de Rome. L'organisateur scientifique était Fritz GRAF, professeur à l'Université de Bâle, qui en a publié récemment les Actes.

Une première partie y est consacrée aux fondements. W. BURKERT pose dans toute sa complexité le problème du concept même de mythe (*Mythos-Begriff, Struktur, Funktionen*) : il retrace les diverses approches historiques pratiquées depuis un siècle et pense en particulier, pour ce qui est de Rome, qu'il ne faut pas cristalliser l'enquête sur les origines, mais accorder une large part à la réception et aux effets du mythe. F. GRAF (*Der Mythos bei des Römern, Forschungs- und Problemgeschichte*) retrace l'histoire de la recherche concernant le mythe à Rome : il constate notamment que la prétendue absence de mythe romain ne se vérifie que pour les généalogies et biographies divines, et qu'une telle idée repose pour le reste sur des conclusions excessivement radicales. M. BEARD (*Dumézil, declamation and the problems of definition*) affirme, en se fondant sur des textes latins de caractère rhétorique et sur la méthode d'approche de Roland Barthes, qu'il faut élargir la définition du mythe.

Une deuxième partie traite des rapports du mythe avec l'histoire. Le mythe a été utilisé dans le domaine politique, notamment par l'iconographie. C'est ce que montre T. HÖLSCHER (*Mythos als Exempel der Geschichte*) en partant de l'*Ara Pacis* : des mythes deviennent ainsi exemples pour le présent et acquièrent une fonction nouvelle. Certains peuvent également se modifier au cours du temps, comme le fait apparaître J. von UNGERN-STERNBERG pour celui de Romulus depuis le III[e] siècle av. J.-C. jusqu'à Auguste. Mais les mythes ne se sont-ils pas dégradés à l'époque de César et d'Auguste sous l'action de ces princes ? J. SCHEID (*Cultes, mythes et politique au début de l'Empire*) s'élève contre cette vision des choses et démontre qu'ils continuaient d'être vivants, c'est-à-dire contribuaient toujours à dire et expliquer les grands problèmes du monde.

Une troisième partie considère l'étiologie religieuse et politique. Certains mythes tels qu'ils nous ont été transmis comportant manifestement une part d'invention, N. HORSFALL (*Mythological invention and poetica licentia*) étudie l'invention virgi-

lienne et la replace dans un contexte mythographique et littéraire plus large. D. PORTE (*Les trois mythologies des Fastes*) s'intéresse à l'approche ovidienne et insiste sur la pluralité des mythologies qu'on trouve dans les *Fastes* : la grecque, la romaine et la « julienne » présentée par le poète. J. N. BREMMER (*Three Roman aetiological myths*) estime que la mythologie romaine n'était pas aussi pauvre qu'elle nous le paraît et s'appuie sur le mythe des Saliens, celui du *lacus Curtius* et celui d'Attus Navius. Il n'en reste pas moins que Denys d'Halicarnasse réprouve d'une manière générale les mythes et exprime ainsi un point de vue bien romain : Ph. BORGEAUD (*Quelques remarques sur la mythologie divine à Rome*) rappelle combien les Romains apparaissent à cet égard différents des Grecs.

Une quatrième partie aborde la question de l'absence des mythes en dehors de Rome : M. SCHUSTER, *Mythenlosigkeit in ethnologischer Sicht*, G. P. MARCHAL, *Der Wille zum Mythos oder die Versuchung des « neuen Mythos » in einer säkularisierten Welt*, R. SCHLESIER, *Jerusalem mit der Seele suchen, Mythos und Judentum bei Freud*. Une annexe de quatre autres études apporte d'utiles précisions pour la définition du mythe.

L'ouvrage est une contribution importante à la question du mythe antique, et surtout à celle — difficile — du mythe romain. La diversité des approches et des points de vue que renferme l'ouvrage de F. GRAF n'est pas le moindre de ses mérites.

G. FREYBURGER.

André SIGANOS, *Le Minotaure et son mythe* (P. U. F., collection *Écriture*) : Paris, 1993, 158 pages.

Constatant avec P. BRUNEL, qui préface le livre, que notre époque revient au mythe, l'auteur s'attache à l'étude de celui du Minotaure, bien représenté dans la littérature du XX[e] siècle postérieure aux années quarante et comportant une structure particulièrement favorable pour une étude.

Le premier tiers de l'ouvrage est consacré à une mise au point, compte tenu des études récentes, sur le fait même du mythe : nature et fonction, différence avec le conte et avec la légende, distinction entre le mythe littéraire (dont le texte fondateur est une création individuelle) et le mythe « littérarisé » (dont le texte fondateur reprend une création collective), lien entre mythe et animalité (élément jugé archétypal d'un mythe ancien). Le reste de l'ouvrage considère le mythe particulier du Minotaure. A. SIGANOS se fonde sur un corpus de quatorze textes d'auteurs très divers (Montherlant, Gide, Julio Cortazar, Marguerite Yourcenar, Jorge Luis Borges, Nikos Kazantzakis, André Suarès, Jules Supervielle, Mary Renault, Jean Cocteau, Christiane Baroche, Friedrich Dürrenmatt et Jean Pérol) s'échelonnant de 1938 à 1993. Il analyse ensuite la part et la forme du mythe dans chacune de ces œuvres : surtout rêverie sur la Crète chez Mary Renault, parodie philosophique chez Gide ou récit pathétique chez Montherlant, plutôt vision politique chez Cortazar, alors que le point de vue du Minotaure s'exprime chez Borges, Dürrenmatt ou C. Baroche. L'auteur conclut son enquête sur la modernité du mythe : celui-ci lui paraît en particulier répondre par l'évocation de la violence animale aux besoins de transcendance et de catharsis ressentis par notre temps.

Le latiniste ne peut qu'être sensible à l'intérêt porté à un mythe antique comme celui du Minotaure et l'amateur de littérature suit volontiers A. SIGANOS dans ses analyses d'œuvres littéraires de valeur. Mais l'un et l'autre sont gênés par un vocabulaire trop souvent excessivement spécialisé. Est-il bien nécessaire de dire, par exemple, à propos des figures du Minotaure et du labyrinthe que « l'une s'affirme

une et plurielle à la fois dans sa diversité problématiquement téléologique, l'autre s'affirme tout ensemble une et duelle dans son problématique être-là » (p. 106) ? Qui est familier des religions antiques reste par ailleurs sur sa faim pour ce qui est de l'enquête elle-même : la décomposition du mythe en un triple syntagme minimal (le Minotaure naît, agit, subit) paraît, malgré les éléments qui le complètent, être trop réductrice et ne pas avoir permis à l'auteur, malgré les remarques suggestives qu'il fait, d'expliquer assez clairement pourquoi l'antique Minotaure séduit tant notre époque.

G. FREYBURGER.

H. ZEHNACKER-J.-C. FREDOUILLE, *Littérature latine*, C1 (collection « Premier Cycle ») : Paris, Presses Universitaires de France, 1994, X-518 pages.

Les manuels de littérature latine sont assez rares en langue française. Outre le célèbre ouvrage de J. BAYET, on ne trouve à citer, sauf erreur, ces dernières années, que *Les genres littéraires latins*, de R. MARTIN et J. GAILLARD (1re éd. 1981) — de facture et de dessein, comme on sait, originaux — et, il y a peu, plus brièvement et moins complètement (il ne dépasse pas le second siècle), le précis du même J. GAILLARD (1993). (Ajouter, si l'on veut, deux « Que sais-je ? », dont l'un épuisé.) Voici donc, destinée en principe au Premier Cycle des Universités (d'après le titre même de la collection), une présentation d'ensemble, des origines à l' « entre deux temps » (la validité de ce *terminus ante quem* faisant d'ailleurs l'objet d'une discussion, p. 455.457), sous une forme chronologique ; le tout précédé d'une utile introduction méthodologique (quel corpus convient-il de nommer « littérature latine » ? qu'est-ce qu'un texte antique, et comment nous est-il parvenu ?). (Les deux auteurs se sont ainsi partagé la tâche : H. ZEHNACKER a rédigé les chap. 1-9, des témoins les plus archaïques à Apulée ; J.-C. FREDOUILLE, chap. 10-12, a traité des siècles suivants ; mais, comme de juste, ils se reconnaissent, p. 8, « solidairement responsables de l'ensemble de l'ouvrage ».) Il faut saluer la belle réussite que représente ce manuel commode.

Je ne m'attarderai pas aux agréments pour ainsi dire extérieurs du livre — à la clarté de sa mise en page (un observateur espiègle ne manquerait pas de noter que, sans doute par une nécessité qu'imposent nos temps « médiatiques », la « première de couverture », comme pour tous les autres volumes de la collection, s'orne d'une photographie des deux auteurs...). Il serait tout aussi oiseux de relever la sûreté d'une érudition sobre et parfaitement à jour. Mieux vaut s'arrêter sur deux points : chaque chapitre comporte une bibliographie succincte, qui (vu la destination du manuel) privilégie — du moins partout où c'est possible — les travaux en langue française, et les plus récents (d'où un aperçu intéressant sur l'essentiel de la production parue dans la dernière décennie) ; les monographies se révèlent très équilibrées (le modèle étant à mon avis le chapitre 3, sur Cicéron). Avec de telles qualités, il n'est pas imprudent de penser que, au-delà du « lectorat » explicitement visé, ce livre rendra de signalés services aux étudiants plus avancés soucieux de s'initier aux derniers acquis de la recherche, et jusque chez les « agrégatifs », qui y trouveront par exemple un abrégé de cette littérature tardive, dont un représentant, pour leur grand (et injustifié) effroi trop souvent, figure maintenant à peu près chaque année au programme de leur concours... Équilibre des monographies signifie classicisme de la présentation — j'entends : pondération dans les jugements et sympathie pour les écrivains étudiés. Ce classicisme n'exclut pas une modernité de bon aloi qui, tout en refusant telles remises en question (ainsi le pont aux ânes de la « sincérité » des élégiaques augustéens), se permet plusieurs « réhabilitations » (ainsi

de Silius Italicus, Fronton, Symmaque, Ennode; comparer les verdicts plus sommaires, et sévères, d'un J. BAYET, ou, pour Ennode, d'un LABRIOLLE, *Histoire de la littérature chrétienne*, 3e éd. revue par G. BARDY, Paris, 1947, p. 752-754). Car aussi bien, sympathie et réhabilitation ne sont pas fantaisies subjectives, ni ne procèdent du désir de montrer sous un jour faussement attrayant le plus accablant des *porte-stile*; elles témoignent plutôt de l'élargissement du goût contemporain, lequel s'appuie aussi sur une meilleure connaissance historique, un sens plus aigu des intentions et des situations. Du coup, l'exposé ne se contente pas d'informer : il suscite des questions et donne à réfléchir.

Cette *Littérature* repose sur deux choix principaux : ordre chronologique (cf. p. 7-8) et large place (il est vrai sans exclusive) faite aux « valeurs sûres ». Deux choix raisonnés, mais qui, comme tout choix, ne vont pas sans quelque inconvénient. De l'ordre chronologique, et de la rédaction par monographies, le danger apparaît assez vite, qui est à la fois de morcellement (l'évolution des genres ne ressort pas nettement) et de pointillisme (les « grandes tendances » d'une époque demeurent dans l'ombre) — l'un et l'autre semblant interdire l'énoncé de problématiques globales, qui porteraient sur tout un genre ou sur toute une époque. Certes, il convient de tempérer immédiatement ces critiques. Un « index des genres » remédie, pour partie du moins, à la première gêne. On observera aussi une différence d' « approche » entre les deux auteurs : J.-C. FREDOUILLE commence le chapitre 10 par une réflexion synthétique; aux chapitres 1-9, par contre, les remarques sur les « grandes tendances » se dispersent dans les études sur chaque auteur (pour nous en tenir à l'Empire : renouvellement claudio-néronien; retour au classicisme; goût pour l'archaïsme sous Hadrien et ses successeurs), et les indications rapides sur les rapports entre les princes et la chose littéraire ne font pas oublier par exemple les morceaux de bravoure qui ouvrent les chapitres de J. BAYET, traçant des conditions (sociales, mentales, politiques) de la littérature à chaque génération une esquisse très suggestive; peut-être H. ZEHNACKER s'est-il (et, dans une certaine mesure, à bon droit) méfié des grandes catégories qui, trop souvent, taillent large, ou sonnent creux. Quant à la place laissée aux écrivains tardifs, un peu de statistique, je crois, ne sera pas superflu. Dans notre volume, fort, *indices* et « Préliminaires » exceptés, de 476 pages, les chapitres 1-9 en occupent 332, les chapitres 10-12, 144 : soit très grossièrement une proportion 2/3-1/3. Dans le manuel de J. BAYET, la proportion entre littératures « classique » et « tardive » était plutôt 4/5-1/5. Inversement, le nouveau « Schanz-Hosius » en préparation, sur les huit tomes annoncés, en accordera, que je sache, plus de quatre aux écrivains postérieurs aux Antonins. De cette double comparaison chiffrée, dont on excusera le pédantisme, résulte un double enseignement. D'une part, la littérature tardive se voit ici point trop mal intégrée : nouveauté en France dans une composition *ad usum scholarum* (quoique J. BAYET se fût déjà montré, en son temps, novateur à cet égard; R. MARTIN et J. GAILLARD ne cherchent pas à être complets [1]). D'autre part, le compendium didactique renonce à suivre jusqu'au bout les partis pris par la somme scientifique : renonciation qui assurément se justifie, le public recherché ayant d'abord besoin de solides rappels concernant les *âges de noble métal*... Cependant les chapitres 10-12 auraient pu être un peu rallongés, comme on va voir (je sélectionne ma cible en vertu du toujours salutaire *Sutor ne supra*).

1. Ces lignes étaient écrites lorsque est paru (avril 1994) l'abrégé de R. MARTIN, *Approche de la littérature latine tardive et protomédiévale. De Tertullien à Raban Maur*, qui fait suite à celui de J. GAILLARD et qui, en dépit de sa brièveté (voulue par la « Collection 128 », *sc.* pages — mais d'autant plus notable que l'ouvrage descend jusqu'au IXe siècle), invite peut-être à nuancer telles affirmations exprimées ici.

On a constaté une différence d'approche entre les deux contributions. Il importe de souligner une autre différence : H. ZEHNACKER a inséré de nombreux tableaux, J.-C. FREDOUILLE ne l'a pas fait avec la même abondance (il fournit en revanche deux cartes, p. 438.456). Pourtant, dans la seconde section aussi plusieurs tableaux auraient été bienvenus. De même que les p. 312-313 donnent une liste des « principaux auteurs grecs d'époque impériale » (de Diodore de Sicile à Hippolyte de Rome), de même aurait pu se révéler éclairant un catalogue semblable des écrivains depuis Origène. Il faut regretter l'absence de chronologies pour les événements après Commode (à quoi ne supplée pas, p. 378, une « synopsis simplifiée des empereurs des IVe et Ve siècles »). Dans les paragraphes consacrés à Jérôme, un tableau sur les diverses provenances des versions (qui ne sont pas toutes hiéronymiennes) formant l'actuelle *Vulgate*, et, dans ceux consacrés à Augustin, un tableau de la vie et des œuvres de l'évêque n'auraient sans doute pas déparé. Peut-être même au répertoire des principales clausules cicéroniennes aurait pu correspondre un bref conspectus sur les règles essentielles du cursus rythmique...

(À ces divers tableaux aurait pu s'adjoindre un autre *instrumentum* : les différentes « hérésies » (des IVe et Ve siècles surtout : arianisme, nestorianisme, monophysisme, donatisme, pélagianisme) et mouvements religieux « parachrétiens » (gnosticisme, manichéisme) se trouvent brièvement décrits chemin faisant, avec les Pères qui les ont combattus. Ce livre n'est pas une histoire de l'Église, mais pourquoi ne pas avoir rassemblé pareils renseignements dans un glossaire?) Quelques omissions de fond, pour terminer.

Au chapitre 12 (haut Moyen Âge), la littérature africaine m'a paru plutôt mal lotie. Or, ne lui manquent ni représentants ni mérite, et elle témoigne sous les Vandales et les Byzantins des ressources de la latinité dans une région que par la suite elle perdrait pour toujours : sur Fulgence de Ruspe, que Bossuet appelait « le plus grand théologien de son temps », quelques mots sans plus (p. 452, à l'occasion de sa *Vie* par Ferrand de Carthage); sur l'ère vandale en général, à l'exception de Dracontius, peu de chose (Victor de Vita ne figure pas); rien sur le règne de Justinien (pour ne citer que ces noms, Facundus d'Hermiane, qui dans une langue ferme écrivit *pro defensione Trium Capitulorum* douze livres d'un bon niveau doctrinal, et Corippus, qui célébra en hexamètres épiques le *magister militum* Jean Troglita, valaient, je crois, l'honneur au moins d'être mentionnés). Rufin d'Aquilée ne fait l'objet d'aucun paragraphe spécial. Sans doute s'agit-il surtout d'un traducteur, mais qui, par là-même, revêt dans l'histoire des idées une réelle importance, trop souvent méconnue : il a non seulement préservé la substance de textes grecs sans cela perdus, mais, plus encore, joué, au même titre que Jérôme, un rôle précieux de relais; sans lui, le Moyen Âge occidental se serait vu frustré (rappelons l'essentiel) de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, et plus encore du *De Principiis* d'Origène, ou de son grand *Commentaire sur le Cantique* (on n'ignore plus, depuis les travaux pionniers de Dom J. LECLERCQ, l'influence de l'Alexandrin au XIIe siècle — chez un S. Bernard singulièrement). Dans la notice sur Augustin (trop brève, étant donné la stature du personnage), il y aurait peut-être eu avantage, parfois, à pousser plus avant l'analyse. À propos des *Confessions*, une caractérisation plus tranchée des étapes de la conversion aurait permis de faire le point, rapidement, sur le platonisme d'Augustin, avant comme après 387, et ainsi de pénétrer jusqu'au cœur vivant de sa doctrine : *Christus uia et patria, scientia et sapientia nostra* (cf. G. MADEC, *La patrie et la voie*, que signale d'ailleurs la bibliographie, p. 403). Les livres I-X de la *Cité de Dieu* instituent, on le sait, un véritable dialogue avec la culture antique et ses principales « autorités » (pour la tradition romaine, Cicéron, Varron, Salluste, Virgile) : ce moment, capital dans la relation du christianisme à ladite culture, et qui engage l'avenir, n'est pas évoqué. Problème annexe enfin,

mais non pas mineur : la « positivité » supposée (p. 401) de la *ciuitas terrena* : le résumé ne durcit-il pas la pensée augustinienne ? (Là-dessus, on lira toujours avec fruit l'article fondamental de H. I. MARROU, « Ciuitas Dei, ciuitas terrena : num tertium quid? », *Studia Patristica* 2, *TU* 64, Berlin, 1957, p. 342-350 — repris dans *Christiana Tempora. Mélanges d'histoire, d'archéologie*, etc., Paris, 1978, p. 415-423.) Remarques, pour la plupart, qui ne vont qu'à suggérer comment mieux faire entendre la voix tenue dans la *polyphonie* de notre civilisation par la littérature latine tardive — *tam antiqua et tam noua*. Et qui me paraissent servir l'intuition profonde des chapitres 10-12.

La coutume veut qu'un recenseur, pour prouver son application, dresse *in fine* une liste de coquilles et d'erreurs de détail. Voici cette liste : p. 19, au lieu de l'insolite « φευνεσ φιλλεσ », restituer, par simple changement de « police », « jeunes filles » ; p. 357, parmi les œuvres de Tertullien publiées dans la collection *Sources chrétiennes*, rajouter « De la patience », n° 310, 1984, édité, traduit et commenté par... J.-C. FREDOUILLE ; p. 364, rectifier la date où mourut le pape Fabien : 20 *janvier* 250 ; p. 518 (*Tables*), lire « civilisation ». Le recenseur dans le cas présent a bien failli passer pour inappliqué. Reste donc à souhaiter que ce manuel rencontre un bon succès, devenant lui aussi une *référence* — et à attendre, avec intérêt, l'*Anthologie* annoncée par la « quatrième de couverture ».

Paul MATTEI.

Fabio CUPAIUOLO, *Storia della letteratura latina. Forme letterarie, autori e società* : Napoli, Loffredo editore, 1994, 618 pages, 34000 lires.

J'ai rendu compte dans cette revue (70, 1992, p. 306) d'un précédent ouvrage de F. CUPAIUOLO, *Letteratura latina. Profilo storico*, publié par le même éditeur en 1990. Malgré un titre légèrement différent, celui-ci en est en fait une édition revue et augmentée (de 474 à 618 pages). L'exposé se situe dans les mêmes limites chronologiques et la structure d'ensemble est semblable, même si des modifications sont apportées dans la répartition et le nombre des chapitres qui passe de 23 à 43. Le texte du précédent ouvrage est repris, mais avec d'importants ajouts ; par exemple, la première partie du chapitre I, *Testimonianze di lingua latina*, a 33 lignes au lieu de 24 ; le chapitre sur Caton l'Ancien s'étend sur six pages et non plus trois. Il y a dans cette nouvelle édition des extraits de textes, inexistants dans la première version, ainsi que je l'avais signalé. La conception de l'ouvrage reste la même : il s'agit d'associer histoire politique, histoire sociale et histoire littéraire, en mettant en rapport les faits littéraires avec les événements intérieurs ou extérieurs.

En dehors de la longueur même de l'ouvrage, deux principales améliorations. Des indications marginales signalent à l'attention du lecteur tout au long de l'exposé les points essentiels de celui-ci ; les notes bibliographiques, qui étaient placées à la fin des chapitres, sont ici regroupées en fin de volume (p. 465-554) en un ensemble plus cohérent et nettement plus fourni. À cela s'ajoute, p. 555-578, dans l'esprit même de l'exposé, une table chronologique Histoire/Littérature, qui met en valeur le rapport entre les deux domaines ; enfin, p. 579-594, un très utile petit dictionnaire des termes littéraires, rhétoriques, linguistiques et métriques.

Tout est donc fait pour accroître encore l'efficacité et le succès d'un ouvrage dont cette prompte réédition est la meilleure preuve.

J. HELLEGOUARC'H.

Carl Joachim CLASSEN. *Die Welt der Romer. Studien zu ihrer Literatur, Geschichte und Religion*, unter Mitwirkung von Hans BERNSDORFF, hrsg. von Meinolf VIELBERG (Untersuchungen zur antiken Literatur und Geschichte, Bd. 41) : Berlin-New York, W. De Gruyter, 1993, 279 pages.

Ce volume rassemble treize articles publiés depuis 1963 dans diverses revues ou ouvrages collectifs par C. J. CLASSEN, qui y a apporté dans cette réédition quelques compléments; quatre d'entre eux, parus originellement en anglais, ont été traduits en allemand par l'auteur lui-même. Voici la liste de ces articles, dans l'ordre où ils se présentent dans le volume : Zur Herkunft der Sage von Romulus und Remus; Gottmenschentum in der römischen Republik; *Virtutes Romanorum* nach dem Zeugnis der Münzen republikanischer Zeit; Ennius : ein Fremder in Rom; Dichtung und Rhetorik in Lukrez' *De rerum natura*; Philologische Bemerkungen zu den einleitenden Kapiteln von Caesars *Bellum ciuile*; Ciceros Kunst der Überredung; Ciceros *orator perfectus* : ein *uir bonus dicendi peritus*?; Horaz – ein Koch?; Liebeskummer – eine Ovidinterpretation (*Met.*, 9, 450-665); Martial; Tacitus als Historiker zwischen Republik und Prinzipat; Die Satire – das vielgesichtige Genos.

Les trois premiers ont pour thème commun la différence entre la Grèce et Rome quant à la conception d'êtres humains divinisés. Ceux-ci sont étrangers à la pensée judéo-chrétienne qui n'admet pas le passage de l'homme au dieu, mais il existe aussi sur ce point une différence profonde entre Grecs et Romains; pour ces derniers, malgré certaines apparences contraires, dues sans doute à l'influence grecque, les dieux qui protègent Rome ne sont pas en rapport avec l'individu, mais avec la fonction, la magistrature, la *gens*; ce n'est que tardivement, sous l'Empire, que l'individu se substitue en ce domaine à la tradition familiale.

Le premier des dix articles traitant de questions de littérature, celui qui concerne Ennius, aborde aussi le problème de l'influence grecque. C. J. CLASSEN analyse l'apport capital d'Ennius, un homme d'origine et de culture grecques, à la littérature romaine. Dans l'article consacré à Ovide, il montre aussi que ce poète se distingue de Virgile par la plus grande part que tient l'hellénisme dans son œuvre. Les autres articles traitent, sur les auteurs qui en font l'objet, de problèmes particuliers dont la nature est suffisamment indiquée par le titre. Leur caractère commun est la connaissance profonde qu'y manifeste C. J. CLASSEN des auteurs et des textes qu'il étudie, son incontestable maîtrise en des domaines très divers, ainsi que la justesse et la richesse de ses observations. On peut relever entre autres une très pertinente étude de la poésie de Lucrèce et des rapports du poète avec l'épicurisme; une bonne mise en lumière de la personnalité de Cicéron en tant qu'orateur et de son efficacité dans l'art de la persuasion; dans l'étude consacrée à Tacite, C. J. CLASSEN souligne l'importance et le rôle de la *moderatio* dans le passage de la République à l'Empire. Il faut aussi relever l'étude dans laquelle l'auteur cherche à déterminer les intentions d'Horace dans la *Sat.*, II, 4, et s'efforce dans ce but de déterminer l'identité du « cuisinier » Catius; sans doute, comme on le pense généralement, un Insubre épicurien, contemporain de Cicéron; cependant, aux yeux de l'auteur, la satire n'est pas dirigée contre l'épicurisme, mais contre une forme dévoyée de cette école de pensée. Chez Martial, il s'efforce de rechercher des traits communs au-delà de la diversité des thèmes et des formes et montre l'utilité de ce poète pour la connaissance du monde antique. La satire fait l'objet de la dernière étude, mais sur un plan plus général : l'auteur se livre à des observations sur la nature et le développement d'un genre qui, à ses yeux, se caractérise avant tout par la *uarietas*.

Un très utile ouvrage qui attire notre attention sur des problèmes importants et nous offre l'occasion de renouveler de façon heureuse notre connaissance de quelques auteurs et de quelques textes majeurs de la littérature latine.

J. HELLEGOUARC'H.

Carmelo SALEMME, *Letteratura latina imperiale. Da Manilio a Boezio* (Studi latini, 9) : Napoli, Loffredo editore, 1993, 288 pages, 33000 lires.

Malgré le caractère apparemment anodin de son titre, ce n'est pas un ouvrage banal que nous présente C. SALEMME. Le mot « Histoire » n'y figure point et le but de l'auteur n'est pas en effet de retracer, après d'autres, une « Histoire de la littérature latine impériale » de type scolaire, mais de dégager, à partir de la revue des textes essentiels, les traits dominants de cette littérature, spirituels, moraux, artistiques qui l'ont conduite par une rupture progressive avec le *decorum* classique à la littérature médiévale et qui, en modelant la civilisation occidentale, ont ainsi formé la conscience de l'homme moderne. D'où le parti pris qui explique les deux principales caractéristiques de l'ouvrage : une réduction au maximum des aspects proprement chronologiques, notamment par la suppression de toute notice biographique, et, de façon moins attendue, une absence totale d'indication bibliographique, aussi bien en bas de page qu'à la fin du volume : pas un seul nom d'auteur, pas un seul titre d'ouvrage critique ne sont cités.

Il en résulte un exposé d'où tout caractère anecdotique s'efface au profit d'une étude de l'évolution des mœurs et des idées. Une place plus grande que d'ordinaire est accordée aux écrivains que C. SALEMME considère comme caractéristiques à cet égard, par exemple Manilius, Pétrone, Martial, Fronton, un traditionaliste enragé, Apulée, figure exemplaire de l'intellectuel du IIe siècle, Ausone dans l'œuvre duquel il voit un représentant intéressant de la culture rhétorique de la Gaule au IVe siècle. Tout naturellement, les auteurs chrétiens, Tertullien, Ambroise, Jérôme, Augustin, occupent une part importante de l'ouvrage. Bien que C. SALEMME fasse profession de ne s'attacher qu'aux écrivains et aux œuvres les plus représentatifs, des passages annexes en petits caractères sont consacrés à ceux qui peuvent être considérés comme faisant partie de l'environnement intellectuel des « grands »; ainsi L. Ampelius après Florus (p. 156), Orose après Augustin (p. 255). Il n'accorde, en revanche, à certains qu'une place plus réduite que d'ordinaire, par exemple, à Lucain, à Pline l'Ancien, à Suétone; l'*Histoire Auguste* n'a droit qu'à quelques lignes; Sénèque le Père n'est nulle part mentionné. Mais c'est le parti pris affirmé par l'auteur dans sa *Préface* (p. 6). On peut regretter aussi qu'aucune citation de texte ne vienne jamais illustrer l'exposé, ce qui parfois serait pourtant bien utile, particulièrement dans le cas des remarques sur le style.

Une étude intéressante et suggestive à bien des égards, donc, qui a le mérite de bien mettre en valeur le sens profond des œuvres et le mouvement des idées, mais qui, en raison de ses aspects très particuliers, ne peut dispenser de recourir à une « Histoire » plus traditionnelle.

J. HELLEGOUARC'H.

Luciano CANFORA, *Studi di Storia della storiografia romana* (Edipuglia, Documenti e studi n° 15) : Bari, 1993, 324 pages.

De plus en plus, aujourd'hui, les savants rassemblent leurs articles dispersés dans des revues introuvables, parfois même « incherchables », et c'est une bonne

chose : un auteur livre ainsi ce qu'il considère comme le meilleur de lui-même et le lecteur peut, à son tour, juger l'ensemble d'une œuvre. Encore faut-il que ce rassemblement se justifie par une certaine nécessité scientifique. Il importe donc moins de rechercher une cohérence entre les textes que de publier des textes forts. Avec le livre de Luciano CANFORA, c'est souvent l'inverse qui se produit.

Les articles rassemblés traitent en effet d'un même sujet : les historiens romains, avec, dans l'ordre d'apparition, César, Salluste, Cornelius Nepos, Tite-Live, Tacite. À la fin de l'ouvrage, sont rejetés en appendice quelques études plus originales (sur Cicéron et l'amnistie (307-311) ou encore sur l'*Evhemerus* d'Ennius, p. 317-321 — au fait, pourquoi en appendice ?).

Tout au long de ces études, se dégage indiscutablement une ligne directrice, un intérêt particulier pour l'enquête littéraire. L. CANFORA reprend ainsi, à la suite notamment de S. MAZZARINO dont le souvenir hante le volume mais dont on peut s'étonner que le nom ne soit jamais cité, l'histoire de certains textes : par exemple les Lettres *ad Caesarem* de Salluste, dont il dénie la paternité au contemporain de César et qu'il attribue au grammairien du IV^e^ siècle, Caius Sallustius Crispus (p. 90 sq.), ou le mystère de la *Lettre à Balbus* au début du huitième livre du *Bellum Gallicum*, lettre qu'il attribue à un auteur tardif (p. 39 sq.). On connaît le talent de détective de l'auteur et on le voit, dans cette suite, s'attacher à traquer les faux, comparer les manuscrits, exercer son art de codicologue, habile et fin connaisseur des textes, expert en *intertextes* : des rapprochements utiles de Thucydide et Salluste, Xénophon et César, le conduisent à restituer fugacement une image de certains cercles intellectuels à la fin de la République.

De temps en temps, enfin, L. CANFORA propose des commentaires linéaires de textes (*Lettres à Balbus*, p. 55 sq.; Tacite, *Annales*, IV, 34-35, sur le procès de Cremutius Cordus, p. 241 ; ou enfin le livre V du *De natura rerum*, p. 291 sq.). Mais ces passages ne sont pas au niveau des enquêtes codicologiques et relèvent plutôt de l'exercice pédagogique que de la recherche scientifique. Et alors, au terme de ce volume copieux, l'on se prend à regretter l'état des études purement littéraires, fondées sur le seul examen du texte, et à se demander si, parfois, le philologue ne devrait pas faire plus d'histoire.

C. MOATTI.

Johannes HAHN, *Der Philosoph und die Gesellschaft. Selbstverständnis, öffentliches Auftreten und populäre Erwartungen in der hohen Kaiserzeit*, Heidelberger Althistorische Beiträge und Epigraphische Studien, Band 7 : Stuttgart, 1989, 236 pages.

Cet ouvrage était attendu, dans une série d'études socio-professionnelles et socio-culturelles qui éclairent la civilisation romaine (voir bibliographie, n. 7, p. 10). La situation de la « profession » philosophique dans le système social et politique fait intervenir à la fois les réalités quotidiennes, les statuts et les mentalités; on effleure les problèmes idéologiques, au niveau des préjugés antiphilosophiques et des relations avec le pouvoir politique. Voir notre *Philosophie à Rome...*

Les considérations méthodologiques initiales sont intéressantes, car elles soulignent à la fois la richesse des sources utilisées et les lacunes (p. 18-32 : Eunape; Diogène-Laërce; Favorinus; *Vie d'Apollonios*, de Philostrate, à peine évoquée ici, p. 28, et récusée ailleurs, p. 120-121 : *contra*, p. 187, V, 32 s., cf. J.-M. ANDRÉ, *Écoles philosophiques...*, *A. N. R. W.*, II, 36, 1, p. 35 et n. 278). On trouvera ailleurs, notamment pour Athènes et l'Orient gréco-romain, un très riche matériel épigraphique scruté avec rigueur (p. 119-147, *passim*).

L'insertion sociale du philosophe implique une fonction pédagogique ou psychagogique, qui dépend du système de la culture, — de la *paideia* et des *artes liberales*. La mise au point des p. 61 s., la 'Vorbemerkung', suit un développement sur 'Das philosophische Programm und seine Propagierung' (p. 54 s.) qui n'a rien d'original et précède la même analyse, faite sous un titre différent : 'Der Philosoph als Lehrer und Erzieher' (p. 67 s.) : avec plus de rigueur, on pourrait souligner la place de la « vie pédagogique » dans les *bioi* (voir la théorie d'Arius Didyme chez R. JOLY). Le débat d'idées entre « sophistique » et « philosophie » qui a été présenté en exergue, dans le contexte grec de la Seconde Sophistique (Philostrate, p. 46 s.), précède de beaucoup ce mouvement et la problématique de l'ère antonine : faute de bien connaître Sénèque, notamment sa réflexion constante, des *Dialogues* aux *Lettres*, sur rhétorique et philosophie, parole et pensée, J. HAHN ne domine pas le problème, perçoit mal sa permanence et sa « mondialité », en même temps que l'aspect spécifiquement romain de la critique du « verbalisme » philosophique. De Sénèque au débat entre Fronton et Marc-Aurèle, mal analysé (cf. p. 113 s.), faute d'une bonne étude des écoles dans toute leur extension, gréco-romaine, il y a une grande ligne de force de la culture antique. Puisque la *paideia* et sa réception romaine sont en cause, il convient de mettre l'accent sur les lettres programmatiques de Sénèque, celles qui définissent la finalité sociale de la philosophie : le bon conseil, la parénèse et la consolation (le problème du philosophe-chapelain, assez bien perçu, p. 148 s., *passim*), l'éducation du genre humain, le contrôle moral de l'État, ne sauraient être dissociés d'une axiomatique générale de la culture. Or les lettres les plus probantes de Sénèque, 88-95, ne sont pas interrogées pour la place de la philosophie dans la culture libérale (p. 61-64) ; la lettre 73 n'est pas commentée, tout comme le procès permanent de la « philosophie », populaire et « officiel », n'est pas approfondi (p. 30-31 : sommaire sur Tacite — p. 63 et n. 11 — p. 182-191, *passim*, surtout 189).

Les relations entre le philosophe-conseiller et les princes, y compris les oppositions et ruptures, sont assez bien scrutées dans ces pages 182 s. (rôle de Secundus et de Dion de Pruse). On regrettera d'autant plus le quasi silence sur les philosophes-chapelains d'Auguste, Athénodore et Areus d'Alexandrie, dont le rôle a été important ; cette lacune concerne l'ensemble du principat d'Auguste et les sources littéraires, comme Horace. D'une manière générale, et cela fausse la perspective et l'équilibre du bilan, la littérature latine est peu et mal cernée ; on sait ce qu'on peut tirer pour la vitalité et le clivage des « écoles », de *toutes les écoles*, des écrivains techniques comme Vitruve et Pline, des poètes Martial, Juvénal, Stace même.

On pourra critiquer le caractère impressionniste et allusif des développements sur l'insertion politique du philosophe, sur son degré de civisme et de cosmopolitisme — le dogme stoïcien des « deux républiques » est négligé. On appréciera en revanche le chapitre sur le civisme local et régional ('Der Philosoph als Mitbürger', p. 156 s.). Ici, comme dans les deux bons chapitres sur le milieu intellectuel athénien et sur les métropoles culturelles — sauf Pergame, négligée —, on peut louer la parfaite connaissance des témoignages grecs, littéraires, et décalés, ou épigraphiques. Or le problème crucial est et demeure celui des « écoles » et de leur structure. L'ouvrage répond de manière inégale à cette question,

1) l'analyse des structures d'organisation est essentielle à Rome (voir la législation des *collegia*) : l'ouvrage n'étudie bien que la notion de *diadokhos* (p. 122-125 : Athènes) et l'intégration au « Musée » ; la terminologie romaine des « groupes » est totalement négligée (*secta*, *schola*, *sodalicium*, etc., cf. *Écoles philosophiques...*, p. 6-8) ;

2) en revanche, le statut d'un *studium* qui devient *professio* nourrit une bonne étude juridique, appuyée sur le *Digeste*, consacrée à la 'Rechtstellung des profes-

sionnellen Philosophen' (p. 100-108). Il est seulement dommage que les textes sur la « citoyenneté » et la « latinité » du scolarque épicurien d'Athènes, bien connus, soient dissociés (p. 125-126); et que l'édit de Vespasien et le rescrit de Domitien sur les *magistri*, intéressants *a contrario*, soient seulement évoqués (voir *magistri, doctores, professores*);

3) les problèmes d'intégration de la philosophie dans la politique universitaire étant connus (institution des quatre chaires d'Athènes en 176, p. 119), il faut noter que la pluralité doctrinale est un fait dans le monde grec (voir Galien, *de ord. script.*, 4). Le même pluralisme apparaît chez Philostrate (Aegeae dans la *Vita Apoll.*) et chez Lucien, très bien connu et utilisé judicieusement par J. HAHN;

4) dans une perspective qui est forcément celle d'un empire gréco-romain, l'auteur a très bien démêlé les interférences entre une sophistique platonisante et la philosophie, mais son analyse du cercle des *Nuits Attiques* (p. 109 s. après 72 s.) ne prend pas suffisamment en compte l'ouverture éclectique.

La conclusion, forcément nuancée, se dégage d'elle-même. J. HAHN a bien souligné l'évolution du statut et de la condition du philosophe dans le sens de la romanité (intégration juridique; association plus ou moins réussie au gouvernement des Césars); il a noté que la profession, itinérante et cosmopolite, même à Rome, reste partiellement marquée par l'hellénisme et que les antiques préjugés sont récurrents, mais ici l'analyse (Tacite; Juvénal) s'est révélée un peu sommaire. Le plus grave défaut d'une étude appuyée sur une assez riche bibliographie « grecque » est d'avoir sous-estimé le témoignage de la littérature latine : le souci des écrivains de faire le bilan des écoles (Sénèque, *N. Q.*, VII, 32 est apparemment ignoré); de peindre la diffusion sociale de la philosophie. Ce qui est bien montré pour le Stoïcisme est totalement négligé pour l'Épicurisme romain : même Pétrone (cf. O. RAITH, *Petronius. Ein Epikureer*) est en fait ignoré. Au fond l'ouvrage est une excellente synthèse sur « Hellénisme et philosophie sous le Haut-Empire », avec quelques élargissements à la culture romaine.

Jean-Marie ANDRÉ.

Monica R. GALE, *Myth and poetry in Lucretius*, Cambridge Classical Studies, Cambridge University Press, 1994, 260 pages.

L'ambition de ce livre est de montrer que la poésie dans le *De rerum natura*, loin de jouer seulement le rôle « externe » que lui assigne Lucrèce, celui d'un « miel doux et blond » destiné à enrober l'amère doctrine épicurienne, a une fonction essentielle dans la transmission des « paroles d'or » d'Épicure. L'auteur veut étendre au mythe l'analyse appliquée notamment par D. A. WEST aux procédés poétiques. Or si le mythe, comme on le sait, est condamné par Épicure, son traitement dans le *De rerum natura* a souvent été jugé ambigu, voire complaisant. G. TOWNEND évoquait naguère encore la « fascination » qu'exerçait la mythologie sur Lucrèce. D'autres auteurs avant M. R. GALE, notamment E. ACKERMANN dans son *Lukrez und der Mythos* (Wiesbaden, 1979), ont bien réfuté la thèse d'un « anti-Lucrèce chez Lucrèce » et montré la fonction didactique des éléments mythologiques. Cependant, selon M. R. GALE, « ils n'ont pas rendu justice à la cohérence et à l'originalité » de la conception du mythe offerte par Lucrèce. Après avoir critiqué en quelques formules l'importante étude d'E. ACKERMANN : « il est encore influencé par l'idée selon laquelle le poète éprouvait une fascination involontaire pour le mythe et était attiré par son *Sirenengesang* », fustigé « la faiblesse majeure » d'une thèse « non publiée » sur un sujet voisin, M. R. GALE ne tarde pas à entreprendre sa propre démonstration, adaptée de sa thèse *Myth in the « De Rerum Natura » of Lucretius*.

Trois chapitres sont consacrés aux contextes philosophique, culturel et littéraire : le premier, qui me semble le plus riche, propose une brève histoire de la critique du mythe dans l'antiquité, définit, à partir d'une solide analyse de textes bien choisis, le rôle général de l'exégèse allégorique, enfin cherche à cerner, notamment à travers l'exposé sur Cybèle, le rôle qu'elle joue dans le *De rerum natura*. Des parallèles fort suggestifs éclairent la manière dont Lucrèce a pu combiner et détourner les modèles que lui offraient les interprétations allégoriques des mythes pour les faire servir à ses propres fins : critique de la religion et de l'irrationalité. Si sur ce dernier point l'auteur n'apporte rien de neuf, le seul relevé des textes, parfois peu connus et mis ainsi « en perspective », sera très utile aux étudiants auxquels ce livre clair et vif, suivi d'une abondante bibliographie, est d'abord destiné. Le second chapitre analyse la croyance au mythe à Rome de manière décevante puisque l'originalité de la religion romaine — son ritualisme qui peut expliquer par exemple l'usage des antonomases divins dans le *De rerum natura* — n'est pas dégagée et que le *De natura deorum*, qui offre tant de textes à confronter avec le *De rerum natura*, n'est pas exploité. Après un chapitre sur l'aspect épique du poème (digression que l'auteur justifie par l'importance de la mythologie dans ce genre), on trouve en guise de « théorie du mythe selon Lucrèce », une rapide présentation de la théorie épicurienne de la « vision » des dieux (où le problème que pose l'erreur, source de la mythologie, est éludé) et une paraphrase de la célèbre apologie du poème *Auia Pieridum loca....* Le livre montre ensuite que « les mythes latents » du *De rerum natura* sont adaptés aux principes de la doctrine ; on retiendra surtout une remarquable analyse de la manière dont Lucrèce détourne le schéma général de « l'âge d'or » au profit d'une anthropologie. Lorsque l'auteur confronte les textes, sa méthode, qu'on pourrait appeler « empirique », est pleinement justifiée. L'intérêt majeur de ce livre me semble donc résider dans l'essai de reconstruction d'une « Kulturgeschichte » — mot que l'auteur affectionne — mythologique et de son exploitation critique par Lucrèce. Mais pour montrer que le discours mythique et poétique est tout entier mesuré à la *ratio* épicurienne et rigoureusement articulé sur elle, il fallait sans doute d'autres outils méthodologiques.

José KANY-TURPIN.

Walter SCHMID, *Frühschriften Sallusts im Horizont des Gesamtwerks* : Neustadt/Aisch, Ph. C. W. Schmidt, 1993, IX-379 pages.

Le titre même de cet ouvrage indique que son auteur soutient la thèse de l'authenticité des œuvres dites « mineures » de Salluste. Vieux débat que W. SCHMID se propose d'aborder par une méthode nouvelle dont il expose les éléments dans son introduction. Il s'agit, par une analyse précise des textes, de dégager des principes stylistiques généraux, communs à l'ensemble des œuvres, « authentiques » ou non, attribuées à l'historien. Il veut pour cela dépasser la simple question des correspondances syntaxiques et stylistiques, qui n'a pas jusqu'ici apporté de solution satisfaisante, puisque les mêmes faits sont pour les uns une preuve d'authenticité alors que pour les autres ils sont la marque de l'imitation effectuée par un adroit contrefacteur ; en particulier, il insiste beaucoup sur une comparaison des caractères rythmico-métriques qu'un faussaire, si expert fût-il, n'aurait pu, à ses yeux, réaliser avec autant de perfection. Mais d'autres éléments, touchant au fond même de l'œuvre et aux idées de l'historien, sont également invoqués par notre auteur.

Ainsi sont analysés successivement, en suivant l'ordre chronologique supposé des œuvres, l'*Inuectiua in Ciceronem* et les deux *Epistulae ad Caesarem*. Pour l'*Invec-*

tiua, qui serait une réponse aux *maledicta* de Cicéron dans l'*In Pisonem*, W. SCHMID fait appel à différents témoignages externes, comme l'attribution à Salluste par Quint., 4, 1, 68 et 9, 3, 89; pour les *Epistulae*, il met en avant des considérations portant sur la structure des phrases, l'ordre des mots, et surtout les rythmes, caractérisés notamment par la présence, comme dans les œuvres sûrement authentiques, de vers ou de parties de vers. En dernier lieu est étudié de ce même point de vue, de façon plus inattendue, le *Bellum Africum* du *Corpus caesarianum*. On admet généralement que l'auteur en est un officier de l'armée de César, assez cultivé, très lié à son chef auquel il voue une admiration aveugle; la langue de ce texte est très différente de celle de César, et aussi de celle de Cicéron, ce qui conduit W. SCHMID, après quelques autres, assez rares il est vrai, à identifier son auteur avec Salluste. Il s'appuie notamment pour cela sur de nombreux rapprochements de textes; par exemple entre *Afr.*, 40, 2 sq., et *Cat.*, 60, 5 sq.; *Afr.*, 54, 2-3 et *Inu. in Cic.*, 1; *Afr.*, 57, 4 et *Iug.*, 79, 6, etc. Les analyses sont menées avec beaucoup de soin et d'acribie; certains de ces parallèles, comme par exemple entre *Afr.*, 31, 9, *Inu.*, 3 et *Ep.*, 2, 2, 2, sont sans doute frappants; toutefois, la méthode, si légitime soit-elle, a, semble-t-il, l'inconvénient de privilégier certains passages, certaines constructions isolées de leur contexte; reprenant le *Bellum Africum* dans sa continuité, je n'ai nullement l'impression de lire du Salluste. Et ce n'est pas le fait de découvrir dans ces œuvres le nom de Salluste sous la forme de cryptogrammes qui sont loin d'être évidents qui peut y changer quelque chose.

De ce fait, le quatrième et dernier chapitre du livre, qui occupe à lui tout seul presque la moitié du développement, me paraît particulièrement bien venu. Considérant dans son ensemble l'œuvre, « authentique » ou non, attribuée à Salluste, W. SCHMID s'efforce d'en montrer l'unité et la totale cohérence sur différents points tels que les idées politiques, esthétiques, la conception de l'histoire, la manière dont sont présentés et perçus les grands personnages du temps, etc. Selon lui, par exemple, le dualisme *animus/corpus*, si fortement mis en relief dans la préface du *Catilina*, est en fait présent dans toutes les œuvres; le Sylla que nous présentent les discours de Lépide et de Philippe dans les *Histoires* est le même que celui des premiers écrits et, sous une forme ou sous une autre, on peut dire la même chose à propos de Pompée, de César et Caton, etc. C'est une démarche incontestablement intéressante dans la mesure où elle donne au problème une perspective plus ouverte et plus convaincante. Signalons aussi, en particulier, les pages consacrées aux rapports entre Salluste et Thucydide tels qu'ils apparaissent à travers les différentes œuvres et, en appendice, une courte notice dans laquelle l'auteur attribue à l'historien grec l'Ἀθηναῖων πολιτεία donnée à tort comme une œuvre de Xénophon.

Personnellement persuadé de l'authenticité des *Epistulae* et sans doute aussi de l'*Inuectiua*, j'ai lu avec beaucoup d'attention et d'intérêt le livre de W. SCHMID sans être cependant, je l'avoue, totalement convaincu par certains aspects de son argumentation, notamment en ce qui concerne le *Bellum Africum*; mais l'auteur a l'incontestable mérite d'apporter des éléments nouveaux dans un débat où l'on a un peu trop tendance à tourner en rond. L'ouvrage est bien présenté; l'on peut toutefois regretter l'absence de toute bibliographie d'ensemble qui, dans un travail de ce type, serait particulièrement utile.

J. HELLEGOUARC'H.

Jeanne DION, *Les Passions dans l'œuvre de Virgile, Poétique et Philosophie*, Presses Univ. de Nancy, 1993, 480 pages, 180 Fr.

Ce travail ambitieux étend aux trois grands poèmes virgiliens l'enquête menée récemment par Rudolf RIEKS sur la seule *Énéide* (*Affekte und Structuren...*; cf. notre compte rendu dans *R. É. L.*, 68, p. 211); le titre laisserait attendre une étude de personnages et de situations (au moins pour les *Bucoliques* et *l'Énéide*); mais il s'agit du vocabulaire des passions c'est-à-dire « affectif ». Au départ, une classification cicéronienne : quatre « passions » fondamentales nommées dans les *Tusculanes* et dont Virgile se serait souvenu, sinon inspiré dans un vers du livre VI de son *Énéide* :

Hinc metuunt cupiuntque, dolent gaudentque

Crainte, désir, douleur et joie; il fallait ensuite répertorier tous les emplois (sans négliger d'autres termes sémantiquement proches) et dégager des pourcentages simples (nombre de vers divisé par nombre d'occurrences) qu'il suffirait ensuite d'interroger; on verrait ainsi des différences sensibles d'un poème à l'autre dans la place que Virgile accorde à ces quatre passions fondamentales. Une seconde partie nous montre comment celles-ci sont amplifiées (*Amor, horror, infelix*) et peuvent même prendre un caractère sacré (du *Furor* divinisé à la douleur).

La sécheresse de ces calculs est heureusement tempérée par des illustrations qui restituent les mots dans leur contexte et, par là, les « humanisent » en quelque sorte; mais la démarche n'en demeure pas moins délibérément abstraite d'autant plus qu'elle est appuyée constamment par des références aux philosophes et aux définitions proposées par les écoles. Ainsi la poésie virgilienne baigne tout entière dans le rayonnement de la pensée antique sans perdre pour autant son caractère propre et sa réelle originalité. Le lecteur pourra consulter cette thèse un peu comme un « dictionnaire » des passions dans Virgile, mesurer les nuances parfois très subtiles (cf. p. 238) dans l'emploi de ce vocabulaire et admirer à la fois la richesse de ce travail et l'étendue des connaissances dont il porte témoignage.

Étant donné les distinctions très nettes que les Anciens faisaient entre les genres, Jeanne DION a fait preuve de beaucoup de prudence en évitant de faire de son Virgile un adepte de tel ou tel courant philosophique, préférant présenter à part les points de vue des penseurs; néanmoins sa méthode me donnerait à croire que le poète s'est plus inspiré d'écrits théoriques que de la seule tradition bucolique, didactique, et épique, de Théocrite, de Lucrèce et d'Homère, qui ont eux aussi parlé de ces passions mais les ont dépeintes et décrites et non pas définies. La classification de Cicéron, d'après Servius, était celle d'à peu près toutes les écoles et, d'autre part, il ne me paraît pas très sûr que Virgile ait été marqué dans sa jeunesse et son âge mûr, par les écrits philosophiques de l'Arpinate, l'auteur des *Philippiques* ! Virgile, au temps des *Bucoliques* n'était-il pas le protégé de Pollion, un ami d'Antoine avant d'être celui de Mécène ? Nous connaissons mal d'ailleurs, à l'exception des leçons qu'il reçut de Siron l'épicurien, ce que fut l'influence — réelle — des autres écoles sur la formation intellectuelle de Virgile. À en croire Donat, il voulut consacrer la fin de sa vie à l'étude de la philosophie (*ut reliqua uita tantum philosophiae uacaret*) ce qui laisse supposer ou bien qu'il n'avait pas encore acquis un degré de formation suffisant, ou bien — ce qui est plus probable — qu'il ne souhaitait pas mélanger des genres (art et doctrine, création et méditation). Pourquoi lui refuserait-on d'ailleurs le droit d'avoir dépeint les passions à partir de son expérience d'homme et des meilleurs modèles poétiques dont l'Antiquité disposait ?

Mais l'auteur de cette thèse établit d'emblée un rapport étroit entre quelques lignes des *Tusculanes* et le vers de l'*Énéide* que nous avons cité (VI, 733); or, dans

ce vers, je vois surtout, quelle que soit la provenance de son contenu, une intention stylistique : un bipartisme d'abord (2 passions orientées vers l'avenir *metuunt cupiuntque* et 2 autres vers le présent *dolent gaudentque*) ; un chiasme ensuite opposant deux passions négatives *metuunt/dolent* et deux autres positives *cupiunt/gaudent* puisque le désir est espérance de joie même s'il est parfois mauvais. Ce qui ressort de ce vers très construit, très « modulé » c'est un profond pessimisme sur fond de platonisme mêlé de pythagorisme : les souffrances physiques et morales de nos existences l'emportent largement sur nos joies (1 mot sur 4 pour désigner ce sentiment !) *Quae lucis miseris tam dira cupido* ? dit Énée quelques vers plus haut. Parlons donc de climat affectif.

Je ferai remarquer, pour finir, que réduire à quelques mots-clefs l'étude des passions chez Virgile, l'auteur en a bien eu conscience (cf. p. 10), c'est passer sous silence le non-dit ou plutôt l'ensemble du tissu verbal dans lequel s'inscrit ce mot, c'est-à-dire la puissance suggestive et évocatrice des images, des gestes, des mouvements et... des comparaisons épiques qui font « sentir » les passions sans les nommer nécessairement ; que les pourcentages établis recouvrent l'ensemble des poèmes sans tenir compte de la spécificité du contenu des parties et des épisodes où les occurrences de ces termes programmatiques sont d'une fréquence inégale (je pense surtout aux *Géorgiques*) ; que la métrique interdit dans l'hexamètre l'emploi de certaines formes comme par exemple, *aegritudo* et *indigentia*.

Cette thèse, répétons-le, apporte une heureuse contribution aux études virgiliennes sur un aspect fondamental de la sensibilité du poète, si riche, si nuancée et finalement si éclectique. Mais cela, nous le savions déjà. Autrefois les savants se tournaient plutôt vers l'érudition, vers l'extérieur, les entours de l'œuvre ; félicitons-nous de les voir, depuis quelque temps, tenter d'y pénétrer plus avant.

Roger LESUEUR.

VIRGILE : *Bucoliques*, traduction du latin par J.-P. CHAUSSERIE-LAPRÉE, présentation par Claude Michel CLUNY, Orphée, La Différence, 1993, 125 pages, 35 Fr.

VIRGILE : *Oeuvres complètes*, traduites du latin par J.-P. CHAUSSERIE-LAPRÉE : 1. *L'Énéide*, texte bilingue présenté par Claude Michel CLUNY, Éditions de la Différence : Paris, 1993, 639 pages, 198 Fr.

Ces deux ouvrages, qu'il conviendrait de regrouper en un seul volume en attendant une traduction annoncée des *Géorgiques*, feront donc l'objet d'une même recension : nous connaissions l'auteur comme un éminent stylisticien. Ses travaux ne se sont pas limités à la prose des historiens latins mais se sont élargis et enrichis au contact de la poésie de Paul Valéry qui lui fournit ici une technique de traduction en vers déjà mise en œuvre par le grand poète à propos des *Bucoliques* (publiées chez Gallimard en 1956). On admire d'abord en M. CHAUSSERIE-LAPRÉE le courage d'un travailleur passionné dont le zèle ininterrompu depuis de longues années nous offre un « Virgile français » où l'alexandrin classique rigoureusement construit répond vers par vers et ligne par ligne à l'hexamètre latin. Comme il s'agit, en quelque sorte, d'une œuvre d'art issue d'un modèle parfaitement connu du traducteur, on comprendra que cette recension ne peut avoir pour propos un examen critique et tâtillon de la fidélité au texte latin comme c'est, en principe, le cas dans les éditions savantes. Le lecteur portera un jugement personnel sur ce qu'il estime être excellent, convenable ou parfois décevant dans ce qu'on peut bien appeler un véritable tour de force. L'auteur ayant précisé ses intentions, ses objectifs et sa

méthode dans un article tout récent de la *R. É. L.*, tome 70, 1992, p. 107 à 121), je me bornerai à quelques réflexions inspirées par une lecture attentive quoique partielle de cet imposant monument.

La correspondance alexandrin/hexamètre repose sur un *a priori* structural commode et séduisant mais malgré cela très approximatif, et aggravé par l'absence de la rime qui constituait, dans le vers classique français, un élément musical et rythmique aux combinaisons variées en compensation de la faible accentuation des mots; comme la succession des temps frappés et des temps faibles dans l'hexamètre est étrangère à notre langue, l'observation rigoureuse des règles internes de notre alexandrin et de sa prosodie n'est pas d'un grand secours : seule, me semble-t-il, la rime — exploit irréalisable ici — eût réellement fait pendant à la clausule hexamétrique si sensible du vers héroïque latin avec le retour constant du dactyle 5 suivi du pied catalectique; vu que, d'autre part, la rime est la marque de reconnaissance d'un vers de 12 pieds formé de deux hémistiches de 6, il eût fallu s'interdire toute ponctuation forte à la fin du sixième pied pour éviter de diviser le vers en deux moitiés égales (voir *Én.*, IV, 276), car, dans ce cas et en l'absence de rimes, la structure de l'alexandrin devient fictive.

L'auteur a exposé en détail les éléments de sa poétique dans l'article précité : l'on ne peut que louer sa finesse littéraire et je crois qu'il a eu raison de choisir le parti-pris d'une langue classique, de traduire « à la manière » de Racine, Chénier, Voltaire. (Je retrouve moins, à vrai dire, Hugo et Baudelaire.) Reste à savoir si le « classicisme » de Virgile correspond bien à celui de nos poètes du grand siècle; mais ce serait entrer dans un débat très délicat et trop long pour un compte rendu; il me semble que le *poeticus color* a eu toutefois pour effet, dans cette traduction, de donner à la langue un aspect un peu artificiel où se mêlent curieusement des tours vieillots et recherchés, affadis et hardis, des structures syntaxiques aisées et coulantes ou subitement heurtées, des termes rares (jà = déjà) ou employés dans un sens spécial (savoir = connaître), des constructions participiales très forcées pour produire certains effets dont on ne voit pas toujours l'opportunité ou la réussite. J'avoue ne pas y reconnaître la simplicité harmonieuse et si heureusement modulée du vers virgilien, et l'une des raisons en est « la recherche et l'exploitation continuelle » des mots courts, notamment des monosyllabes « ces mots poétiques par excellence ». Mais le risque n'est-il pas de hacher l'énoncé, d'en réduire l'ampleur obtenue pour beaucoup par le volume des mots ? N'est-ce pas dénaturer la force expressive du vers latin dans la crainte — obsessionnelle — d'un remplissage verbeux ? J'aurais préféré parfois une traduction plus large, plus conforme au grand style du modèle; par exemple, en VIII, 369, je ne me satisfais pas de :

« La nuit tombe et le monde *est sous son aile noire* »

en regard de :

Nox ruit et fuscis tellurem amplectitur alis.

Peut-être eût-il été plus judicieux de déborder parfois sur le vers suivant puisqu'aussi bien l'auteur ne se l'interdit pas toujours (voir les cas de « fusion » présentés dans son article, p. 119). Or, les mots de quatre syllabes ne sont pas rares chez Virgile.

En somme, la traduction de M. CHAUSSERIE-LAPRÉE apparaît comme une sorte de synthèse entre la poétique racinienne et celle de Valéry tous deux grands « ouvriers » du vers et artisans supérieurs du langage. Le raffinement de cette traduction « à la lime » me semble plus conforme à l'esprit et à l'inspiration de la pastorale, poème court, plus personnel, plus intime et plus pur aussi, non contraint par le canevas narratif de l'épopée qui peut toujours se résumer en prose. Ni Racine, ni Valéry n'ont écrit dans le genre épique. Il faut aller à Voltaire, à sa *Henriade*

et ce ne serait pas là la meilleure référence. Car l'*Énéide* tient beaucoup, surtout dans sa seconde moitié, au genre historique et cette partie du poème, qui n'est pas la plus lue, n'est pas toujours non plus la plus poétique, si poésie est langage de rêve et monde imaginaire.

Traduire en vers, surtout si ces vers sont coulés dans les lois d'une versification très contraignante, c'est évidemment faire preuve d'une ambition artistique que d'ailleurs M. CHAUSSERIE-LAPRÉE n'a pas dissimulée; de fait, il est poète lui-même; mais toute œuvre d'art est nécessairement création et création signifie aussi « unicité ». En prenant racine sur un modèle, cette création devient bâtarde et impure; elle se nourrit, si je puis dire, à la table d'autrui. D'où l'ambiguïté du projet : je dirais que cette *Énéide* de notre estimé collègue n' « est tout à fait la même ni tout à fait une autre » comme cette femme rêvée par Verlaine.

Toute traduction poétique est en mal d'identité; n'est-ce pas là une raison suffisante pour ne pas trop décrier les traditionnelles traductions en prose, non dépourvues parfois de grandes qualités littéraires, dont les ambitions sont beaucoup plus modestes ? Elles nous guident principalement vers des difficultés d'interprétation, et sont d'un réel secours pour le lecteur s'il veut ensuite entrer lui-même en contact avec l'original. Heureux ceux qui liront Virgile (*si sua bona norint* !) dans le texte en prenant conscience de toutes les beautés qu'une traduction, même admirable, ne saurait rendre !

Le talent de l'auteur est indéniable; beaucoup de ses vers sont bien venus, certains sonnent très bien (ici le lecteur appréciera), aucun ne porte la marque de négligences techniques, tous nous donnent du texte latin une idée d'achèvement artistique. Ces deux livres sont de beaux livres qui honorent l'Université française et mériteraient une large diffusion dans un public cultivé mais peu ouvert aux lettres anciennes. Mais ces traductions si savantes, n'en doutons pas, exigeront de leurs lecteurs beaucoup d'efforts et de persévérance attentive si elles veulent atteindre leur but.

R. LESUEUR.

Dorothea GALL : *Ipsius umbra Creusae - Creusa und Helena*, Academie der Wissenschaften und Literatur. Abhandlungen der Geistes — und Social Wissenschaftlichen Klasse, Jahrgang 1993, N. 6 : Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 110 pages.

Cette étude apporte une lumière nouvelle sur un passage célèbre et très discuté du livre II de l'*Énéide* (v. 767-788) au moment où Énée apercevant Hélène dans le temple de Vesta s'apprête à la tuer et n'en est dissuadé que par l'intervention de sa mère Vénus. Jusqu'ici la question portait sur l'authenticité de cet épisode que les réviseurs du poème auraient, peut-être sur les instructions de Virgile lui-même avant sa mort, retranché du récit d'Énée. Mais Dorothea GALL tente de démontrer avec beaucoup d'habileté et des arguments solides que, primitivement, ces vers faisaient partie, à la fin du livre, des errances d'Énée parti, comme on sait, dans l'incendie de la ville, à la recherche de Créüse, son épouse (v. 745-767). C'est alors que, par hasard, il aperçoit Hélène (monologue des V. 567b-588) quand, soudain, l'ombre de Créüse lui apparaît et, sans faire allusion positivement à ses désirs de vengeance, le console de sa douleur (v. 772) en lui prédisant son avenir en terre italienne (v. 772-795). L'auteur suppose que les éditeurs de l'*Énéide*, embarrassés par un texte que Virgile avait peut-être condamné ou qu'ils estimaient eux-mêmes imparfait, l'ont reporté plus tôt dans la Nychtomachie proprement dite parce que la rencontre d'Énée avec Hélène faisait penser à celle de Ménélas avec Hélène

qu'on lit dans la version traditionnelle d'Arctinos. De fait, cette reconstitution de la fin du poème offre un ensemble cohérent, une représentation topographique plus naturelle qu'avant la transposition, des situations vraisemblables (Hélène et Créüse auraient pu faire partie des prisonnières des Grecs et leur échapper à la faveur du désordre des combats) ; il est vrai aussi que Créüse, en tant que femme du héros fugitif et douée de voyance par un sacrifice de consécration qui la lie au destin des Énéades, tient un rôle qui ne paraît pas excessif ou indu.

Or cette étude, comme le titre l'indique, accorde une large place à ce personnage pourtant absent de la plus grande partie du livre II. C'est grâce à cette mise en valeur qu'un contraste avec Hélène prend toute sa signification : ce sont deux visages de femme opposés l'un à l'autre comme le Mal l'est au Bien; il y a dans Créüse des ressemblances avec Andromaque et, comme Hector et Vénus, elle justifie le départ des exilés loin de la patrie vaincue et disculpe ainsi son époux du reproche de lâcheté. Sa mort — car il s'agit bien pour l'auteur d'une mort réelle — rappelle aussi celle de Palinure, sacrifié de même pour une cause supérieure.

Si l'on accepte cette thèse d'une transposition ultérieure de l'épisode d'Hélène au vers 567, il n'en reste pas moins que sa place supposée originelle, encastrée dans celui de Créüse, pose de délicats problèmes de jonction : le vers 567 devient incomplet par suppression de sa première moitié (*iamque adeo super unus eram* renvoie à une autre situation) ; le vers 589 disparaît presque en entier puisqu'il décrit l'épiphanie de Vénus ; les vers 771 et 775 ne s'adaptent plus au contexte ; ils seraient des soudures postérieures ; ces problèmes délicats trouvent néanmoins leur solution dans la démonstration très judicieuse des pages 79 et suiv. mais nous laissent perplexes devant l'état réel du texte au vu de tous ces réajustements.

L' « épisode d'Hélène » là où nous le lisons aujourd'hui soulève il est vrai quelques difficultés, dont nous ne pouvons ici faire état, dans la continuité et la vraisemblance narrative. Mais elles ne sont pas insurmontables et d'autres l'ont prouvé. Surtout, l'intervention de Vénus et l'allusion directe à la prétendue responsabilité d'Hélène soulèvent, aux yeux d'Énée, un problème fondamental touchant le destin de Troie (et donc des Énéades) et lui apportent une réponse en écho aux scènes tragiques de la mort de Priam qui l'ont bouleversé. L'apparition de la déesse constitue à coup sûr un des sommets du livre II. Serait-ce là seulement l'heureux résultat d'un transfert de cette vingtaine de vers, transfert opéré par d'autres que Virgile lui-même et sur des critères tout à fait différents ? On peut en douter.

Ce petit livre présente pourtant un intérêt philologique incontestable et une restructuration de la fin du livre II qui n'a rien d'invraisemblable en raison du caractère souvent interchangeable de situations assez comparables entre elles, ayant pour trait commun une série de pressions exercées sur Énée pour l'amener à quitter Troie.

R. LESUEUR.

Richard HEINZE, *Virgil's epic technique*, translated by Hazel and David HARVEY and Fred ROBERTSON, with a preface by Antonie WLOSOK : Bristol Classical Press, 1993, 397 pages.

Il vaut la peine de signaler la traduction anglaise récente du livre de R. HEINZE, *Virgils epische Technik*, qui donna au début du siècle une orientation nouvelle à la critique virgilienne et à la critique des œuvres littéraires latines en général. La préface d'A. WLOSOK, professeur à Mayence et lui-même excellent virgilien, justifie cette traduction dans la langue universelle d'aujourd'hui après les éditions allemandes de 1902, 1908, 1914, 1928. Il rappelle déjà qu'une pareille entreprise a un intérêt historique puisqu'il s'agit d'un ouvrage qui a montré de façon

neuve les torts de la *Quellenforschung* dans la juste appréciation de l'originalité virgilienne, avant que R. HEINZE ne tirât de son étude de l'*Énéide* des conséquences pour la littérature latine en général. Source stimulante de la meilleure critique virgilienne du XX^e^ siècle (pour nous limiter à deux noms de l'école allemande, citons F. KLINGNER et V. POESCHL ; on verra par ailleurs en particulier l'article *HEINZE* d'A. PERUTELLI dans l'*Enciclopedia Virgiliana* et la préface de S. HARRISON aux *Oxford Readings* in *Vergil's Aeneid*), le livre de R. HEINZE demeure, comme A. WLOSOK le souligne, un modèle de limpide simplicité dans l'expression critique et de finesse littéraire dans la compréhension du texte latin en lui-même. Hommage de l'école anglo-saxonne au premier érudit à faire de la littérature latine le sujet d'une critique littéraire spécifique, la traduction de H. et D. HARVEY en collaboration avec F. ROBERTSON est d'une fidélité élégante où se ressent une vénération attentive. La correspondance des pages avec la 3^e^ édition de HEINZE est soigneusement marquée. La traduction des citations latines et grecques a été ajoutée. Le sommaire du livre a été allégé des sous-titres qui ont été transportés en tête des différentes parties du développement. On regrettera peut-être que les notes de bas de pages dans l'original soient passées en fin de chapitre, et que les pages soient d'une densité de caractères un peu pénible aux yeux. Mais on ne saurait manquer de remercier les traducteurs anglais et le préfacier allemand d'avoir ainsi mis à la disposition des étudiants et des spécialistes de Virgile en cette fin du XX^e^ siècle l'ouvrage mémorable de HEINZE : plus de 90 ans après, les préjugés suscités par la *Quellenforschung* à l'encontre des auteurs latins n'ont pas complètement disparu, et d'autres aveuglements critiques se sont manifestés dont on espère qu'ils pourront se dissiper grâce à la fréquentation spirituelle d'un érudit « au jugement littéraire raffiné qui écrivait en un style clair et sans prétention ».

Antoinette NOVARA.

Walter WIMMEL, *Die Bacchus-Ode C. 3, 25 des Horaz* (Akademie der Wissensch. und der Literatur, Mainz, Geistes- und Sozialwissensch. Kl., 1993, n° 11) : Stuttgart, Fr. Steiner, 1993, 55 pages in-8°.

Quo me, Bacche, rapis tui plenum? Les vingt vers de l'ode III, 25, d'Horace ont exercé et déconcerté depuis longtemps la sagacité des critiques. Depuis les premières éditions du commentaire de Kiessling, repris et amélioré par Heinze, en passant par E. Fraenkel dans son *Horace* (p. 257 sqq.), et tout récemment par le magnifique *Horazische Lyrik* de V. Pöschl (2^e^ éd., Heidelberg, 1991, p. 164 sqq.), ainsi que par d'autres travaux de dimensions plus modestes (D. Gagliardi, in *Vichiana*, X, 1981, p. 168-173), la liste est assez longue de ceux qui ont choisi d'affronter ces vers à la fois limpides et énigmatiques.

La contribution de W. WIMMEL se présente comme une monographie qui cherche à expliquer de la manière la plus profonde et la plus valorisante possible toutes les données du texte, même les plus évanescentes. Le raisonnement se fait exigeant et complexe ; que l'attention du lecteur se relâche un instant et il est perdu. Heureusement, l'auteur résume les principaux acquis de sa démonstration dans les dernières pages de son exposé. Nous sommes donc invités à penser (en résumant un peu) : 1) que l'ode III, 25, contient une de ces *recusationes* chères à Horace, qui préfère toujours traiter les « grands » sujets dans des formes considérées comme mineures sur le plan artistique ; 2) que cette technique de la *recusatio* permet au poète de contenir les exigences augustéennes de panégyrique et d'apothéose dans des limites acceptables ; 3) que l'ambivalence de l'expression, à mi-chemin du sérieux

et de l'humour, contribue à la réalisation de ce projet; 4) que le suicide récent de Gallus, la maladie d'Auguste et la fragilité momentanée du principat sont pour quelque chose dans le tour nouveau que veut prendre la lyrique horatienne; 5) et enfin que des textes de Pratinas, de Lucrèce et des *Géorgiques* de Virgile ont servi de points de départ à la création de cette ode.

Tout, assurément, n'est pas neuf dans cette démonstration; les précédents littéraires — les « intertextes », comme on dit maintenant — de l'ode d'Horace, Pratinas, Lucrèce, Virgile, avaient déjà été signalés, quoique imparfaitement; et par ailleurs les lignes directrices essentielles de l'interprétation de W. WIMMEL avaient été quelque peu dégagées, sinon menées à leurs conséquences ultimes. Nous ne marchanderons donc pas trop notre adhésion aux thèses de l'auteur, à ceci près que nous voudrions leur appliquer quelques-unes de ces *Beschränkungen* dont Horace se trouve crédité vis-à-vis d'Auguste. Il nous paraît difficile de croire, par exemple, que le *uacuum nemus* du vers 13 corresponde au *uacuum inane* de Lucrèce I, 509; ou que le rôle de Bacchus dans l'idéologie du principat ne soit pas quelque peu majoré dans la démonstration de l'auteur. Nous avons peine à admettre, surtout, que le souvenir de la mort sanglante d'Orphée, rappelée au chant IV des *Géorgiques,* hante le paysage neigeux traversé par l'Hébrus tel que le contemple la bacchante aux vers 8 à 12 de l'ode, et que cette mort d'Orphée elle-même, que rien ne désigne dans le texte, signifie celle, toute récente, de Gallus, comme il semble bien qu'elle le fasse chez Virgile : car dans l'ode d'Horace, toute la déduction repose sur un double non-dit ou, si l'on veut, sur un enchaînement d'hypothèses.

Il reste que nous voilà en présence d'une recherche stimulante, loin des sentiers battus et des certitudes stériles. W. WIMMEL nous montre à nouveau qu'Horace est inépuisable.

Hubert ZEHNACKER.

Severin KOSTER (éd.), *Horaz-Studien* (Erlanger Forschungen, Reihe A, t. 66) : Erlangen, 1994, 192 pages in-8°.

Quatre contributions de ce volume ont été présentées à l'occasion du 205e anniversaire de l'Université d'Erlangen; trois autres sont venues s'y adjoindre pour former un bel ensemble d'études horatiennes.

Ce sont pour l'essentiel cinq monographies. Ulrich SCHMITZER reprend l'étude de la satire I, 9, *Ibam forte uia sacra,* en précisant l'insertion topographique du texte et en éclairant les déclarations d'Horace par d'utiles considérations sur la manière dont était perçue son amitié avec Mécène. — Le même érudit, dans une deuxième étude consacrée à la quatrième épode, examine en détail les raisons d'ordre social qui ont provoqué la violente attaque d'Horace contre un ancien esclave qui a fait fortune et s'est hissé au rang de chevalier; l'épode mêle de façon efficace des motifs empruntés à l'épopée et à la comédie. — Severin KOSTER reprend à son tour, après W. Wimmel dont nous analysons la publication dans cette même revue, l'étude de l'ode III, 25, à laquelle il joint judicieusement II, 19, et met en lumière, avec une prudence et une sobriété qu'on ne peut qu'approuver, l'évolution de l'idéologie bachique tant chez Horace que dans la propagande du principat. — Le même savant étudie la courte ode I, 26, *Musis amicus,* et l'interprète dans le sens d'un adieu d'Horace à la poésie lyrique, accompagné de la désignation de son successeur, qui serait ce Lamia, nommé dans le poème, un homme qu'on peut identifier avec le consul de 3 après J.-C. — Dans une étude de l'épître à Mécène, I, 7, Walter KISSEL montre qu'on ne peut en aucune manière interpréter ce texte

comme le reflet d'une crise dans l'amitié qui unit Horace et Mécène ; bien au contraire, le poète se fonde sur le climat de confiance qui règne entre son bienfaiteur et lui pour expliquer les raisons qui lui font préférer la vie loin de Rome, dans son domaine de la Sabine : une préférence qui n'enlève rien à ses sentiments de loyauté et de gratitude. — En une sorte d'épilogue, Wolfgang SRB évoque quelques souvenirs horatiens à Erlangen : un texte à usage interne, plutôt. Mais cela aussi fait partie de la vie des philologues.

Le volume se termine par une deuxième contribution de Walter KISSEL, que d'aucuns jugeront la partie la plus utile de ce recueil : une bibliographie horatienne, méthodiquement classée, couvrant les années 1976 à 1991, et destinée à prendre la suite de celle que le même savant avait fait paraître dans *Aufstieg und Niedergang*, II, 31, 3, Berlin, 1981. Un instrument de travail indispensable.

Hubert ZEHNACKER.

Orphea uoce, Cahiers du Centre de Recherches Marie Desport, *Tibulle* : Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3, 1992, 167 pages.

Le numéro 4 d'*Orphea uoce*, qui rassemble six études, est consacré à Tibulle. À une intéressante monographie de Danièle PORTE sur Messalla, qui développe un portrait en quatre points (la carrière, l'homme, l'œuvre, l'œuvre indirecte) succède une mise au point d'Albert FOULON sur la question de la composition des livres I et II du *corpus Tibullianum*, où est souligné « l'art consommé du *poeta doctus* » soucieux d'occulter « des structures qui doivent être perceptibles sans pour autant être voyantes ». Le commentaire que Françoise DASPET consacre à deux vers de l'élégie I, 1 : *sed Canis aestiuos ortus uitare sub umbra / arboris ad riuos praetereuntis aquae*, replace, avec finesse et précision, dans le cadre de la culture grecque et latine, une image qui, chez Tibulle, poète de la dissonance et de la rupture, ne symbolise pas l'harmonie avec la nature qu'un Virgile ou un Lucrèce s'efforcent d'atteindre par la poésie ou la philosophie. Lucienne DESCHAMPS, qui étudie successivement la présence de la mort à l'époque et dans l'œuvre du poète, le vocabulaire utilisé ainsi que la mort comme thème élégiaque, met en évidence la douceur que le trépas présente chez Tibulle et avance l'hypothèse d'une initiation dionysiaque qui expliquerait la croyance, dans l'élégie I, 3, en un sort *post-mortem* déterminé par la conduite amoureuse antérieure. Nicole MÉTHY commente deux vers de l'élégie II, 5 : *Romulus aeternae nondum formauerat urbis / moenia, consorti non habitanda Remo*, qui lui semblent éclairer la position de Tibulle dans la propagation d'une nouvelle vision de la ville : considérant que le contexte remet en cause la notion d'éternité de Rome, pourtant proclamée avec une force sans précédent, elle aboutit à l'idée paradoxale que Tibulle serait ici « précurseur de la mise en forme d'une idée à laquelle il semble bien ne pas ajouter foi ». Le recueil se termine par une étude de Paulo DE CARVALHO sur l'emploi dit « poétique » de l'infinitif parfait actif à propos de Tibulle I, 1, 46 : loin de constituer une aberration syntaxique ou une propriété d'un mode spécifique de discours, cet usage est analysé comme une application normale de l'opposition morpho-sémantique *infectum* vs *perfectum*. L'ensemble, on le voit, est varié et, à ce titre, pourra intéresser divers spécialistes.

Jacqueline FABRE-SERRIS.

Marion STEUDEL, *Die Literaturparodie in Ovids Ars amatoria* : Hildesheim-Zürich-New York, 1992, 228 pages.

Après avoir, dans une longue introduction de caractère théorique, placé son ouvrage sous le signe des études récentes sur l'intertextualité, Marion STEUDEL analyse l'*Art d'aimer* dans ses rapports avec divers textes didactiques, la *Théogonie*, les *Travaux et les Jours*, le *De rerum natura* et les *Géorgiques*. Les renvois ovidiens à ces différentes œuvres sont étudiés, de façon très précise, et classés par motifs : Die Dichterweihe, Bedeutungsvolle Tage, Die Kosmogonie pour les textes d'Hésiode, Die Wahrheit der Lehre, Kosmogonie und Kulturentstehung, Liebe und Liebeswahn pour ceux de Lucrèce, Die Frauen, Die weibliche Liebesglut, Die Epiphanie Apolls, Bedeutungsvolle Tage, Panegyrik, Zur Sprache pour l'œuvre de Virgile. La partie suivante, consacrée aux rapports de l'*Art d'aimer* et de la poésie didactique, se présente sous la forme de deux chapitres, l'un subdivisé en trois parties : Die Dichterweihe, Die Schwierigkeit der Aufgabe, Bedeutungsvolle Tage, l'autre où est abordé le recours aux *similitudines* au sens étroit du terme et aux exemples mythologiques. Même si l'on peut regretter quelques redites, sensibles dans le plan même qui a été adopté, l'idée que l'*Art d'aimer* parodie le genre didactique, corroborée par les diverses analyses proposées, constitue incontestablement une clef de lecture du texte ovidien et confirme la volonté du poète, sensible dans les *Métamorphoses*, de se situer, en priorité, par rapport à Lucrèce et à Virgile.

Jacqueline FABRE-SERRIS.

Umberto TODINI, *L'altro Omero, Scienza e storia nelle Metamorfosi di Ovidio* : Napoli, 1992, 172 pages.

L'altro Omero reprend des analyses développées dans *Il pavone sparito* (1983). L'influence des conceptions philosophiques développées par Ennius sur la nature de l'âme et ses successives incarnations, étudiées à partir des Fragments IX, X et XI (éd. Vahlen), est soulignée à propos de textes de Lucrèce, Cicéron, Varron et Virgile (signalons une interprétation très convaincante du vers *Musae quae pedibus magnum pulsatis Olympum*), et étudiée dans les *Métamorphoses* : Ennius est pour Ovide un modèle qui doit être relu dans le cadre d'un savoir philosophique plus étendu et plus moderne, celui du *uir Samius*. U. TODINI considère le discours de Pythagore au livre XV comme « un fondement sacré » de l'œuvre tout entière (p. 135) : au *dicere* du poète correspond un *docere* du philosophe, qui explique les successives métamorphoses racontées dans les mythes par la doctrine de l'éternel changement des êtres et des choses. L'éthique pythagoricienne, telle qu'elle est exposée par Ovide, prône aussi des idées qui ne pouvaient que déplaire à Auguste : l'amour et la non-violence. La lecture de cet essai dense et riche, qui, entre autres, met remarquablement en évidence les rapports complexes d'Ovide à Lucrèce, est souvent gênée par le recours excessif à une langue abstraite, et l'adhésion à l'argumentation proposée souffre parfois du caractère hypothétique de certaines reconstructions ou raisonnements (p. 22 et suiv. ; p. 42 et suiv.). Malgré ces réserves, le livre reste suggestif, ne serait-ce que par son projet de situer les *Métamorphoses* dans la tradition latine des textes épiques inaugurée par Ennius et poursuivie par Lucrèce et Virgile, dont les variantes personnelles sont éclairées et opposées au dessein ovidien.

Jacqueline FABRE-SERRIS.

Raoul VERDIÈRE, *Le secret du voltigeur d'amour ou le mystère de la relégation d'Ovide* : Bruxelles, 1992, 168 pages.

Raoul VERDIÈRE se propose de faire ici le point sur les diverses études qui ont porté sur le *carmen* et l'*error*, auxquels — de son aveu même — serait dû l'exil d'Ovide. Le recensement effectué s'étend de 1964 (date de publication de *The Mystery of Ovid's Exile* de J. C. THIBAULT, qui avait dépouillé 113 études) jusqu'à 1986 (date à laquelle s'arrêtait le dernier volume de l'année philologique paru en 1989). R. VERDIÈRE résume et discute trente-cinq contributions avant de proposer sa nouvelle interprétation de cet événement énigmatique de la destinée du poète. La méthode à laquelle il a recouru est intéressante et, semble-t-il, fructueuse : en confrontant divers passages des *Tristes*, R. VERDIÈRE en arrive à la conclusion que le mot *carmen* désigne les *Amores* et que l'*error* (les vers I, 2, 99 et 2, 109 des *Tristes* : ... *Si me meus abstulit error*; ... *me malus abstulit error* sont judicieusement rapprochés du vers 8, 42 des *Bucoliques* : *ut uidi, ut perii, ut me malus abstulit error*) doit être pris au sens de passion fatale. Il rejoint, sur ce point, deux analyses de G. BALIGAN, mais se sépare de lui à propos de l'identité de Corinne. Tandis que G. BALIGAN, arguant du texte de Sidoine Apollinaire, qui impute l'exil d'Ovide à une *Caesarea puella*, reprend l'identification traditionnelle avec Julie, pour Raoul VERDIÈRE, qui rappelle que dans le vocabulaire de l'élégie érotique le mot désigne l'amie du poète, l'expression signifierait « la maîtresse de César ». Jusque-là l'enquête paraissait d'autant plus suggestive qu'elle avait le mérite de se fonder sur les textes; l'auteur passe ensuite, même si, là aussi, il scrute les vers ovidiens — à un degré d'analyse nettement plus hypothétique : la faute d'Ovide pourrait être d'avoir assisté — par hasard — à l'avortement de Corinne, dont Auguste était alors l'amant. Il est clair que toute reconstitution de raisons qui furent laissées volontairement dans l'ombre ne peut dépasser l'ordre de la supposition; l'intérêt du travail de Raoul VERDIÈRE tient — nous l'avons souligné — aux rapprochements subtils qu'il opère entre des textes où l'auteur a voulu, postule-t-il — ce qui n'aurait rien d'étonnant chez Ovide — dissimuler des indices; le résultat est séduisant malgré la minceur de l'*error* découvert, dans la mesure même où, dans la décision que prit le *Princeps* d'exiler le poète, les innombrables signes dans les dernières œuvres ovidiennes de l'opposition de leur auteur à l'idéologie augustéenne furent sans doute déterminants.

Jacqueline FABRE-SERRIS.

Antonella BORGHO, *Lessico parentale in Seneca tragico* (Studi latini, 12) : Napoli, Loffredo ed., 1993, 123 pages, 23000 lires.

Cet ouvrage n'est pas une étude lexicographique; l'intention de l'auteur est de mettre en lumière un caractère spécifique des tragédies de Sénèque, qui présentent une « fréquence exceptionnelle » (p. 7; 85) des termes de parenté. Elle en déduit que ces derniers y ont un rôle majeur, contribuant à en accentuer le caractère pathétique. Ils sont donc un élément de la rhétorique tragique et renforcent la couleur dramatique, en plus d'autres expédients stylistiques tels que l'usage des vocatifs, celui des adjectifs, la pratique des enjambements, etc.

Toutefois, pour A. BORGO, ils sont plus que cela encore et sont partie intégrante de la structure même du drame; la terminologie parentale est un élément essentiel du développement de l'action. L'étude s'applique à montrer le rôle en ce domaine des concepts qui expriment le trouble dans les relations familiales, l'inceste, l'adultère, et des personnages qui provoquent ces troubles, la *nouerca*, la *uirgo*. Elle

souligne aussi l'absence très remarquable dans les tragédies de Sénèque des noms propres des personnages au profit de ceux qui désignent les liens de parenté, tout en observant que ceux qui sont présents ont une valeur fortement évocatrice. Elle note enfin — remarque essentielle — que les personnages mythiques de la tragédie sénécienne ne sont pas des entités statiques, monolithiques; ce sont des individualités vivantes, avec leurs passions et leurs contradictions. La mise en valeur des rapports familiaux est peut-être déterminée par le désir d'insérer le mythe dans la réalité sociale et politique de l'Empire.

Étude intéressante, solide et fortement documentée, ainsi qu'en témoigne une copieuse bibliographie. Un regret cependant : l'insuffisance des données numériques qui, si elles ne sont pas inexistantes, restent tout de même assez vagues. L'affirmation d'une fréquence exceptionnelle des termes de parenté dans les tragédies de Sénèque demanderait à être appuyée sur une liste des termes pris en compte et sur des indications statistiques précises.

J. HELLEGOUARC'H.

Anne-Marie TAISNE, *L'esthétique de Stace* (Collection d'Études anciennes) : Paris, Les Belles Lettres, 1994, 433 pages.

Chacune des trois œuvres de Stace, la *Thébaïde*, l'*Achilléide* et les *Silves*, semble nous faire pénétrer dans un univers différent. Ces différences sont telles, qu'il s'agisse du genre, du ton, des questions posées, qu'aucun ouvrage d'ensemble ne s'était jusqu'ici attaché au problème d'une unité que ressent cependant le lecteur familier de l'œuvre du poète. C'est dire l'audace et l'intérêt de l'entreprise d'A.-M. TAISNE. Par une intuition très juste, elle a vu en Stace le poète des correspondances (ou, comme elle le dit en élargissant légitimement le sens du terme, des *imagines*), créant « un univers qui vibre, s'anime ou, au besoin, s'efface pour prolonger de la façon la plus grandiose ou la plus humble les sensations, les passions, les actions les plus variées » (p. 172). Les correspondances à l'intérieur de chaque œuvre sont étudiées dans deux grandes parties. Correspondances dans l'espace d'abord : échos et reflets, effets de ressemblance, comparaisons. Puis correspondances dans le temps : présages, retours sur le passé, répétitions de scènes voisines. Les pages concernant les effets de ressemblance et les retours sur le passé nous ont paru particulièrement pertinentes pour définir l'art de Stace et pour suivre les réseaux subtils qui contribuent, de façon comparable quoique différente, à l'unité de chaque œuvre. Nombre de formules et d'analyses frappent par leur nouveauté et leur justesse. Citons simplement les pages portant sur l'osmose entre l'humain et le divin (en particulier p. 60), les visions formant diptyque de Polynice et d'Argie (p. 189-191), le passage de d'épicède, dans les *Silves*, « du chant de deuil au chant d'apothéose » (p. 273), conseil divin et conseil infernal (p. 306-308), le rôle des éléments dans les trois œuvres (p. 349-358)... L'auteur a su porter sur l'œuvre de Stace, comme le poète sur le monde, un « regard totalisateur » (p. 392).

Nos réserves porteraient sur l'étude des correspondances intertextuelles avec les grands poètes du passé, étudiées tout au long de l'ouvrage. A.-M. TAISNE, si elle manifeste une sensibilité aiguë aux identités et aux ressemblances, semble s'intéresser peu, sans doute par principe, aux différences et aux oppositions (le récit d'Hypsipyle s'oppose délibérément au récit d'Énée). Son attitude est très « consensuelle » : maintes affirmations ne reposent que sur l'opinion de tel critique, généreusement acceptée, ou de « la majorité des critiques », voire de « la critique ». La comparaison avec les poètes antérieurs repose habituellement sur un relevé général des thèmes et des motifs, relevé certes utile, mais aboutissant parfois à des énu-

mérations (nous pensons au chapitre sur les comparaisons, où les correspondances vont de soi). Nous ne parlerions souvent que de prédécesseurs, là où l'auteur voit des sources et des modèles ; aussi demeure-t-on sceptique devant les tableaux visant à évaluer l'influence sur Stace de ces différents « modèles », p. 164-165, 370-371 et 396-403. Il y a là un risque de perdre Stace sous l'accumulation des références : ainsi Hopléus et Dymas sont-ils qualifiés de « jeunes gens » (p. 71-72), simplement parce que Stace les rapproche de Nisus et Euryale — alors que Dymas au moins est âgé (*aeuo tardante, Th.*, VI, 559). De même la volonté d'étudier ensemble les trois œuvres conduit parfois à mésestimer la spécificité de chacune : les pages remarquables sur les « couples et multitudes semblables » dans la *Thébaïde* (p. 66-77) mettent en valeur des faits très originaux qui, quoi qu'en dise A.-M. TAISNE, ne se retrouvent ni dans l'*Achilléide* ni dans les *Silves*.

On aurait mauvaise grâce d'autre part de reprocher à l'auteur d'étudier l'esthétique, non la poétique, et de ne pas prendre en compte l'aspect technique très élaboré et codifié, dans la tradition alexandrine, de la création chez Stace — ce que les anciens appellent proprement *ars* ou *doctrina*. On est pourtant gêné par certaines formules péremptoires : « par rapport à ses sources et à ses modèles, tout l'art de Stace consiste surtout à introduire, à amplifier et à multiplier les correspondances » (p. 167). Quelle que soit l'importance d'un travail qui, à partir de ces correspondances, nous conduit au cœur de l'œuvre et restitue à la voix de Stace son unité, n'est-ce pas un peu trop restrictif ?

Fernand DELARUE.

STATIUS, *Thebaid* VII, a Commentary by J. J. L. SMOLENAARS (*Mnemosyne*, Suppl. 134) : Leiden-New York-Köln, Brill, 1994, XLII et 462 pages.

L'auteur avait déjà en 1983 présenté, sous forme de dissertation, un commentaire de la première partie du chant VII. Il achève ici ce travail sur l'ensemble du chant, dans un volume de la collection *Mnemosyne*, aussi complet que soigné.

Le texte suivi est celui de KLOTZ revu par KLINNERT en 1978 (Leipzig, coll. Teubner). Référence est faite à l'occasion aux éditions de Garrod (Oxford, 1906), Hill (Leiden, 1983) et Lesueur (Paris, 1991).

La visée de SMOLENAARS est de montrer comment Stace travaille à partir de ses modèles. Ayant défini la méthode du poète comme « imitation multiple » ou « imitation combinatoire », il recherche pour chaque section du chant le modèle principal, signalé par un « Leitzitat », et les modèles secondaires. Au premier chef on trouve Virgile, la structure et la fonction du chant VII de la *Thébaïde* étant les mêmes que celles du chant VII de l'*Énéide* : dans les deux cas, c'est le chant de l'ouverture des hostilités, avec le même type d'interventions divines. Bien des emprunts à l'ensemble de l'*Énéide* sont signalés par ailleurs au cours du commentaire. L'*Iliade* compte aussi parmi les modèles principaux, soit directement, soit à travers Virgile, notamment pour l'aristie d'Amphiaraos, qui imite celle de Diomède. Pour la scène où Jocaste tente de séparer ses deux fils il faut se référer non seulement aux *Phéniciennes* d'Euripide et de Sénèque, mais aussi à l'histoire de Coriolan chez Tite-Live. Des réminiscences d'Ovide et de Lucain apparaissent souvent (par exemple pour la figure de *Pauor*). Mais l'apport le plus important de ce commentaire est certainement de faire compter au nombre des modèles principaux de Stace les *Argonautiques* de Valérius Flaccus, notamment les chants IV et VI qui sont antérieurs à la rédaction du chant VII de la *Thébaïde*.

Un appendice présente sous forme de colonnes juxtaposées ce jeu de l'intertextualité. Quatre index (noms propres, mots latins, thèmes et citations) complètent

utilement le volume, qui sera un excellent instrument de travail pour tous ceux qui s'intéressent à Stace.

Sylvie FRANCHET D'ESPÈREY.

Ursula GÄRTNER, *Gehalt und Funktion der Gleichnisse bei Valerius Flaccus* (Hermes/Einzelschriften, n° 67) : Stuttgart, 1994, 360 pages.

L'auteur définit d'emblée son objectif : appréhender les comparaisons de Valerius Flaccus, au-delà des aspects formels et ornementaux, dans leur fonction symbolique. Le livre de V. PÖSCHL sur Virgile est présenté comme modèle. Il faut cependant reconnaître que, à cause de la méthode suivie, l'ouvrage n'est pas à la hauteur de ses ambitions.

Après une enquêtre assez complète sur la théorie de la comparaison tant chez les Anciens que chez les Modernes, l'auteur choisit une définition raisonnable, qui associe les images aux comparaisons, donne un bref aperçu de la structure formelle, puis s'interroge sur la méthode à suivre pour donner aux comparaisons toute leur importance dans une compréhension globale de l'œuvre. Partant d'une intuition juste, qui consiste à regrouper les comparaisons qui concernent les personnages principaux, elle fait ensuite, nous semble-t-il, fausse route en ne séparant pas les trois protagonistes de l'épopée, Jason, Hercule et Médée, et surtout en prenant les comparaisons au fil du texte, avec seulement une conclusion partielle à la fin de chaque livre. Viennent ensuite les autres comparaisons, prises toutes ensemble.

L'inconvénient d'une telle méthode est de nuire à l'unité de la démonstration. Ainsi, si les fonctions des comparaisons sont bien définies : fonction de « marquage » des étapes du récit, fonction d'anticipation, fonction de caractérisation des personnages, elles n'apparaissent qu'au coup par coup, en suivant le récit. La récapitulation finale est utile (p. 272-293), mais se trouve privée des appuis fournis par l'analyse de détail, souvent riche, à laquelle il faut se reporter. L'auteur ne parvient pas bien non plus à faire émerger des *Leitmotive* porteurs de sens et de cohérence interne. Enfin, pour ce qui concerne la fonction caractérisante des comparaisons, le refus de choisir entre une étude synthétique, qui confronte les comparaisons concernant les principaux personnages, et une perspective chronologique, qui suit leur développement au cours du récit, prive l'analyse d'une dynamique interne qui permettrait de dépasser le niveau de la description. Toutefois lorsque sont faits des regroupements de comparaisons, l'analyse est fructueuse. Ainsi, à propos de Médée, elle montre comment la volonté et la liberté de la jeune fille sont écrasées par des forces extérieures.

Les conclusions les plus intéressantes concernent la fonction d'anticipation, qui s'appuie souvent sur des *exempla* mythologiques : la figure mythologique n'est pas seulement un personnage, elle est aussi un destin, qui peut servir de modèle d'interprétation — et donc d'anticipation — pour tout personnage de l'œuvre. On saura gré aussi à l'auteur d'avoir bien mis en évidence pour chaque comparaison la pluralité des modèles (Apollonios, Homère, Virgile), et d'avoir montré que Valerius Flaccus dépasse le jeu de l'*imitatio* et de l'*aemulatio,* cherchant à intégrer ses modèles à son propre dessein.

Les tableaux finaux, qui classent les comparaisons par comparant et par comparé, avec leur référence, sont très précieux.

Sylvie FRANCHET D'ESPÈREY.

Catherine VOLPILHAC-AUGER, *Tacite en France de Montesquieu à Chateaubriand* : Oxford, The Voltaire Foundation, 1993, in-8°, 600 pages.
Une excellente thèse, magnifiquement éditée.

Un inventaire des éditions et traductions — 63 en France entre 1682 et 1833 — permet de reconstituer l'image que l'on pouvait se faire de Tacite, celle du travail des éditeurs et des traducteurs, parmi lesquels se distingue D'Alembert.

À partir de là est analysée la façon dont l'historien, résistant aux attaques de la critique historique, a été reconnu comme précis et impartial, s'est imposé dans le domaine politique ; dénonciateur de la tyrannie des Césars, chantre des libertés germaniques, il a inspiré les plus grands écrivains du XVIII^e siècle, notamment les essayistes, qui se sont interrogés sur les lois, les mœurs, l'évolution des sociétés.

La *Germanie* a constitué la référence majeure d'un débat d'abord idéologique entre romanistes et germanistes sur la légitimité de la monarchie française, avant de susciter dans *Les Martyrs* le développement d'un mythe germain.

Dans les autres œuvres de Tacite, la dénonciation de la tyrannie a retenu l'attention à chaque changement de régime. L'auteur s'est intéressée aux grandes figures évoquées par l'historien avec l'opposition de deux formes de despotisme (Tibère, auteur d'une loi de lèse-majesté, et Néron) et de deux formes différentes de sensibilité à la tyrannie, notamment chez Diderot, qui s'assimile à Sénèque, et chez Chateaubriand, d'abord critique, puis envoûté.

Le XVIII^e siècle a bien redécouvert Tacite, tel que nous le percevons aujourd'hui, en nous montrant comment l'Antiquité a pu être alors — et pourrait être encore de nos jours — un point de départ pour une réflexion sur le présent.

L'ouvrage se recommande par l'ampleur de l'information qui concerne, outre les éditeurs et traducteurs, des auteurs majeurs : Chateaubriand, Chénier, Condillac, Diderot, Montesquieu, Rousseau, Voltaire — une érudition parfaitement maîtrisée, l'acuité de la critique, la solidité de la construction, la précision d'un style incisif — une véritable affinité élective avec Tacite. Bibliographie exhaustive, bien classée. Index.

Le recenseur félicite chaleureusement l'auteur d'une étude qui illustre avec brio l'intérêt du thème de la « réception » des auteurs antiques, recommandé depuis vingt-cinq ans par le Centre de Recherches A. Piganiol.

R. CHEVALLIER.

Beatriz ANTON MARTINEZ, *El Tacitismo en el siglo XVII en Espana. El proceso de receptio* : Valladolid, Universidad, Caja de Salamanca y Soria, 1992, in-8°, 194 p. (Série Linguistica y Filologia, n° 11) ISBN 84-7762-226-4.

Cet intéressant ouvrage comporte trois parties :

1) Prédisposition des facteurs politiques et sociaux au XVII^e siècle, en Espagne pour la réception du tacitisme : parallèle entre le climat spirituel de la Rome impériale et le sentiment d'une décadence éprouvé par les Espagnols du moment, qui intéresse intellectuels et politiques aux analyses et aux recettes politico-morales de Sénèque, de Tacite et de Machiavel revu par Juste-Lipse. Voilà qui justifie le jugement de P. D'ALANCOURT : « C'est Tacite qui a engendré toute la politique d'Espagne ».

2) La « Fortune » de Tacite et les manifestations du tacitisme en Europe jusqu'à la fin du XVII^e siècle et la dimension du tacitisme dans l'Espagne de ce siècle, mais l'historien y a bien été connu dès le XVI^e siècle : éditions, traductions, commentaires espagnols, mais pas d'édition critique locale avant la fin du XVIII^e siècle.

3) Voies de pénétration du tacitisme en Espagne : l'une, proprement espagnole, bien que les racines se situent à l'étranger : J.-L. Vives aux Pays-Bas, les Aragonais, G. Zurita, A. Agustin et J. Verzosa en Italie ; quatre voies européennes, dont le principal véhicule est constitué par des traités historico-politiques ;

— la première et la plus durable, italienne, avec Alciat, Botero, Boccalini, Ammirato, Guicciardini, Malvezzi ;

— la deuxième, française, représentée par Bodin, Muret, Montaigne ;

— la troisième, flamande, avec Juste-Lipse, « l'idole des Espagnols », à en juger d'après sa correspondance ;

— une voie allemande, secondaire et tardive.

Principales conclusions : une chronologie nouvelle et plus précoce quant à l'origine du tacitisme européen ; une dimension philologique oubliée pour l'Espagne, le caractère importé du tacitisme espagnol. Importante bibliographie.

L'auteur, qui a eu le mérite de ressusciter des manuscrits oubliés, nous fait espérer une seconde partie, consacrée à la signification de Tacite et du tacitisme en Espagne à la même époque.

R. CHEVALLIER.

Graham ANDERSON, *The Second Sophistic. A Cultural Phenomenon in the Roman Empire* : London and New York, Routledge, 1993, XIII-303 pages.

Connu pour ses travaux sur le roman grec, sur Lucien et sur Philostrate, Graham ANDERSON poursuit son exploration de la littérature de l'époque impériale en dressant aujourd'hui un panorama de la Seconde Sophistique. Les recherches des dernières décennies ont sensiblement modifié l'image de ce célèbre mouvement. Là où l'on voyait autrefois éloquence vaine et pompeuse, scolastique, extravagances, nous avons appris à reconnaître une des grandes renaissances de l'hellénisme, grâce à des travaux comme ceux de J. BOMPAIRE, G. W. BOWERSOCK, E. BOWIE, C. P. JONES, B. P. REARDON, L. ROBERT. Il restait à tirer les conséquences de ce changement de point de vue et à brosser un tableau d'ensemble. C'est ce que fait ANDERSON dans un ouvrage rempli d'érudition et d'humour, qui associe des vues stimulantes et une parfaite maîtrise de la documentation littéraire.

Les questions abordées comprennent : la place des sophistes dans la société ; leur rhétorique, fondée sur la *paideia*, la *mimêsis*, l'atticisme ; leur attitude à l'égard du passé grec et de la domination romaine ; leurs relations avec la philosophie ; leurs procédés et genres littéraires de prédilection, comme l'*ekphrasis*, le roman, l'histoire, le paradoxe, la fantaisie ; leurs convictions religieuses. Cette enquête analyse ainsi en profondeur le fonctionnement de l'esprit sophistique. Le seul reproche qu'on puisse lui faire est de privilégier, quoi qu'en dise l'auteur, la perspective littéraire, en passant plus vite sur certains aspects de la technique rhétorique, sur les discussions historiques, prosopographiques, épigraphiques et sur les implications éthiques. Un lecteur non prévenu risque de retenir surtout, de l'activité des sophistes, un ensemble de formes d'écriture, une production littéraire curieuse et superficielle, sans percevoir suffisamment, peut-être, les enjeux idéologiques et la dimension anthropologique de ce « phénomène culturel ».

Les lecteurs de la *R. É. L.* seront particulièrement intéressés par les points de contact entre la Seconde Sophistique et le monde romain, qui sont nombreux. Sur le plan politique, les titres de l'introduction et du chapitre 5 parlent par eux-mêmes : « Roman Empire and Greek Renaissance », « Hellenic Past, Graeco-Roman Present » ; c'est tout le problème de l'insertion des intellectuels grecs dans l'Empire

romain et philhellène. Sur le plan littéraire, on voit revenir, tout au long de l'ouvrage, le nom d'Apulée, qui fait de plein droit partie du sujet. Également les noms d'Aulu-Gelle, Fronton, Tertullien, dont les œuvres sont éclairées par la confrontation avec celles de leurs confrères grecs.

Laurent PERNOT.

Michel BANNIARD, *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IV^e^ au IX^e^ siècle en Occident latin* (« Collection des Études augustiniennes. Série Moyen Âge et Temps modernes », 25) : Paris, Institut des Études augustiniennes, 1992, 596 pages.

Une langue est d'abord un système de signes oraux permettant la communication immédiate d'individus, et une histoire de la langue latine doit partir de cette réalité sociologique, même si les difficultés à saisir l'oralité d'une langue ancienne comme le latin rendent l'analyse incertaine. C'est précisément ce à quoi nous invite M. BANNIARD, en se plaçant au terme de cette histoire et en posant, de façon ambitieuse, la question essentielle : quand a-t-on cessé de parler latin? En effet, comme le sous-titre l'indique, un des intérêts principaux de cet ouvrage réside dans l'attention qu'il porte, à la lumière des développements récents des sciences du langage, aux phénomènes de communication.

À propos de cette question de la disparition du latin comme langue vivante, chacun reconnaît dans le fameux canon 17 du concile de Tours de 813, permettant aux clercs de traduire leur homélie « *in rusticam Romanam linguam* », le *terminus ante quem* de cette évolution. Mais à partir de là, selon les savants et selon qu'ils sont romanistes ou latinistes, celle-ci est considérée comme achevée dès avant 500, ou au contraire après 700, vers 770. Pour M. BANNIARD, ces oppositions sont largement imputables aux méthodes adoptées, les uns se fondant sur des reconstitutions artificielles, les autres sur des documents écrits.

Aussi, désirant rompre avec cette incompréhension mutuelle — et M. BANNIARD, à la fois latiniste et romaniste, était bien placé pour établir la « communication » entre les deux disciplines! — l'auteur a choisi de reléguer au second plan l'analyse des faits de langue eux-mêmes, au profit de l'étude des situations de communication. Car, si l'on admet que le passage d'une langue à une autre se signale par une solution de continuité dans la communication, on pourra parler de disparition du latin comme langue vivante lorsque la communication verticale, c'est-à-dire celle entre lettrés et illettrés, est devenue impossible, en d'autres termes lorsque la compétence linguistique passive des illettrés est dépassée et ne leur permet plus de comprendre le message des lettrés. Dans le cas d'une langue ancienne comme le latin, une telle appréciation ne peut se fonder que sur la conscience linguistique des locuteurs : en effet, seuls le discours sur la langue des locuteurs eux-mêmes et l'analyse qu'ils font de l'efficacité de leur parole constitueront un témoignage décisif. À cet égard sont particulièrement précieux les indices fournis par les orateurs chrétiens qui, par leur situation médiane entre la tradition écrite qui les a formés et l'auditoire illettré duquel ils doivent se faire comprendre, sont les mieux placés pour mesurer le degré de compréhension du peuple. La question essentielle est donc la suivante : « à quelle date les locuteurs lettrés se sont-ils rendu compte que les illettrés avaient trop de difficultés pour les comprendre quand ils s'adressaient à eux dans la langue traditionnelle? Cette question a son pendant; jusqu'à quand les locuteurs lettrés ont-ils eu le sentiment que leurs auditeurs illettrés pouvaient comprendre leurs propos quand ils parlaient latin? » (p. 57).

Partant de cette base méthodologique, M. BANNIARD relève et analyse tous les *testimonia* du IV^e^ au IX^e^ siècle, en s'intéressant plus particulièrement à l'évolution en Gaule et en Espagne. Il remarque ainsi que les témoignages d'Augustin, de Grégoire le Grand et d'Isidore de Séville attestent la vitalité de la communication verticale, même si ces pasteurs doivent, pour se faire comprendre, adopter le *sermo humilis*. Pour la période mérovingienne et précarolingienne, la lecture des préfaces des diverses *Vitae* rédigées à l'intention d'un public populaire, ainsi que l'analyse de la conscience linguistique de lettrés comme l'évêque de Metz Chrodegang ou du moine Marculf confirment le maintien de cette communication verticale jusque vers 750, même si celle-ci est de plus en plus difficile; et si les écrivains doivent, dans leurs écrits, faire place à des formes nouvelles et semblent discerner de mieux en mieux les traits caractéristiques de la langue spontanée, ils n'ont toutefois pas encore claire conscience de l'émergence d'une langue différente. À partir de 750 la crise linguistique s'installe irréversiblement en Gaule, et les lettrés les plus lucides découvrent que les fidèles illettrés ne comprennent plus le message qu'ils leur adressent. Les ambitions réformatrices d'Alcuin, qui cherchait à rehausser et purifier la langue de la communication générale, relayées par le pouvoir central, précipitèrent cette évolution et conduisirent, avec quelques autres facteurs, à la rupture de la communication verticale. Cette cassure définitive est entérinée officiellement par le concile de Tours.

Notons en passant le sens fort que M. BANNIARD propose d'attribuer dans ce texte célèbre à l'adverbe *aperte* : « que chacun (des évêques) fasse tous ses efforts pour établir une *véritable* traduction (de son homélie) »; ce qui serait une allusion au fait que des prédicateurs, devenus conscients des difficultés rencontrées par leurs auditoires, mais restés soucieux de respecter la lettre des instructions antérieures à 813, auraient donné à leurs fidèles des explications orales destinées à compléter la lecture qu'ils venaient d'entendre.

Ces analyses conduisent donc à une datation basse de la disparition du latin comme langue vivante, que M. BANNIARD tente, dans le dernier chapitre, de concilier avec les résultats des études linguistiques proprement dites.

La méthode sociolinguistique adoptée par l'auteur permet l'élaboration d'une très intéressante histoire de la conscience linguistique à la fin de l'Antiquité et au haut Moyen Âge. Elle nous semble prêter davantage à discussion pour la datation de la disparition du latin. N'est-ce pas une exigence bien grande d'attendre de la part des lettrés la reconnaissance de l'apparition d'une nouvelle langue (difficulté que M. BANNIARD reconnaît lui-même, p. 502)? Et si l'on admet que cette prise de conscience fut favorisée par la situation linguistique très particulière de la cour carolingienne et la place qu'y occupait une langue distincte comme le germanique (cf. p. 408-409), cela ne signifie-t-il pas que, dans un contexte différent, les lettrés n'eussent pas été à même d'opérer cette distinction? De même, en dépit de toutes les précautions de l'auteur, la confiance dont il témoigne à l'égard de la manière dont les orateurs chrétiens appréciaient l'efficacité de leur parole devrait être parfois tempérée. Car, même lorsqu'ils déclarent s'adresser à tous, est-il sûr que leur destinataire intentionnel soit celui qu'ils reconnaissent? Il en va de même pour certains textes en langue latine vulgaire (cf. par exemple p. 295 la note 155).

Il faudrait enfin compléter l'appréciation des lettrés par des études — qui manquent encore — sur le degré d'instruction des masses. Des analyses psycholinguistiques nous révéleraient peut-être également que la recherche de compréhension, de la part des illettrés, n'était pas générale. La comparaison avec la situation dans les campagnes françaises dans la première moitié du XX^e^ siècle, pour prudente qu'elle doit être, n'est pas sans intérêt : l'ignorance totale du système de la

langue latine n'empêchait pas les fidèles les plus humbles de réciter le *Credo* en latin et de suivre la liturgie, sans s'interroger sur le sens précis des phrases et des mots. Même à la fin de l'Antiquité le silence religieux des fidèles, ou même leur capacité de mémorisation et de répétition des formules liturgiques ne doivent pas cacher les limites de leur compétence linguistique passive.

De telles études devraient compléter et peut-être nuancer les travaux de M. BANNIARD. Il reste en tout cas que celui-ci, par le caractère nouveau et novateur de ses études, par leur richesse et les perspectives qu'elles ouvrent, non seulement apporte une pierre essentielle à l'élaboration de l'histoire de la langue latine, mais a le grand mérite de nous inviter à une nécessaire réflexion sur le latin comme mode de communication et sur la place respective de ses acteurs.

Frédéric CHAPOT.

Sciences historiques.

Geneviève HUSSON-Dominique VALBELLE, *L'État et les Institutions en Égypte des premiers pharaons aux empereurs romains* : Paris (Armand Colin), 1992, 368 pages.

Deux ouvrages en un seul volume ? C'est la première impression que l'on a en présence de ce beau livre, constitué de deux sections à peu près égales, où une égyptologue et historienne, Dominique Valbelle, traite de la partie pharaonique et une helléniste papyrologue, Geneviève Husson, de la partie grecque et romaine. Nous avons là deux exposés, *grosso modo* parallèles, où sont passées en revue « les principales structures politiques, administratives et sociales » (p. 182). Avec titres et sous-titres, et le précieux index, c'est une suite de notices claires, substantielles et sûrement informées, qui vont à l'essentiel et le disent en peu de lignes. Ainsi ce livre constitue-t-il, comme le souhaite G. Husson (p. 181), un « manuel » où le lecteur aidé de l'index trouvera son bien.

Mais le dessein réel des auteurs se situe ailleurs et plus haut : en confrontant ces deux périodes de l'histoire égyptienne, que par un cloisonnement déplorable, on a traditionnellement tendance à isoler comme étrangères l'une à l'autre, comme si elles étaient vouées à être étudiées chacune dans l'ignorance de l'autre, — elles veulent s'engager et nous engager avec elles, dans les problèmes de l'identité égyptienne à travers les vicissitudes de l'histoire. Sans méconnaître les insuffisances et les limites de la documentation et en se gardant des généralisations hâtives (comme par exemple de fonder « l'histoire du travail, du droit et du commerce en Égypte » sur le seul dossier de Deir el-Medina, tel qu'il a été admirablement établi par Černý et D. Valbelle elle-même), le propos est de nous mettre en main des éléments qui nous permettent de juger des concordances et des divergences, des permanences et des innovations, des ruptures et des continuités, et des transformations où l'élément ancien subsiste sous une autre forme ou avec un autre contenu. En fait, au fil de la lecture, on discerne nombre de correspondances entre les deux parties considérées. Une des plus remarquables, sans doute, concerne le diœcète ptolémaïque, qui d'après la sûre analyse de J. Yoyotte, est l'héritier d'un haut fonctionnaire de l'époque saïte, — « un planificateur » qui, comme plus tard le diœcète, avait la haute main sur l'ensemble de l'économie. Autres exemples de correspondances suggérées : « il y avait dans le pays une organisation bureaucratique centralisée, substrat des époques précédant la conquête gréco-macédonienne » (p. 226); à propos de la perception des revenus, on note une